

Le magazine de l'amitié entre les peuples

Différences

**LE
MALI,
LE
PAYS
AUX
VINGT
ETHNIES**

M 1430 - 66 - 20 F - 15 DINARS
AVRIL 1987 - N° 66

KASSAV'
**L'EXPLOSION
ANTILLAISE**

LE GROUPE JEUNE AFRIQUE



**Leaders de la presse francophone
en Afrique et au Moyen-Orient**

Les quatre titres du groupe :
Jeune Afrique (hebdomadaire)
Jeune Afrique économie (mensuel)
Jeune Afrique magazine (mensuel)
Télex confidentiel (bi-hebdomadaire)

atteignent plus de deux millions de lecteurs par semaine



Publicité-abonnements : DIFCOM, 3, rue Roquépine, 75008 Paris. Tél. : 42.65.69.30.

EDITO

POUR DE FAUX

Avant, pour gouverner, il fallait jouer les durs, tailler la route les yeux fixés sur le bien de la France sans se soucier des criaileries annexes. C'était le style de Gaulle. Après 1981, la gauche a montré qu'on pouvait retirer un projet sous la pression populaire, ce qui se faisait déjà, mais aussi l'avouer sans perdre la face. C'est le style Mitterrand. Le nouveau gouvernement va encore plus loin : maintenant, on gouverne pour de faux.

Il faut durcir l'université. Les étudiants ne veulent pas. Pensez donc, dit M. Chirac, c'était pour rire, je vire Devaquet et on fait comme avant.

Il faut durcir le code de la nationalité. Deux cents associations, 50 000 personnes dans la rue. Ouh la la, dit Chalandon, ne vous fâchez pas, c'était pour de faux. On continue comme avant.

Il faut durcir nos lois morales. Au milieu d'une poignée de magazines de fesse, on veut interdire Gai Pied, la « voix historique » des homos de France. Tollé, manifs. Mais pas du tout dit le ministère, c'est un malentendu, on continue comme avant.

De deux choses l'une : ou ils sont bêtes, ou ils se croient intelligents. S'ils sont bêtes il faut les aider à comprendre : manifestez. S'ils se croient intelligents, hop, un pas vers l'extrême droite, hop, un pas au centre, je laisse faire et je ressors les mêmes projets trois mois après, une seule solution : manifestez. Sinon, dans les deux cas, ils sont bien capable de faire des bêtises. Pour de vrai. □

Différences

AVRIL

Différences

Magazine créé par le MRAP
(Mouvement contre le
racisme et pour l'amitié
entre les peuples), édité par
la Société des éditions
Différences 89, rue Oberkampf,
75011 Paris. Tél. : (1) 48.06.88.33.

SOMMAIRE

ACTUEL 6 Haïti, an 01
Jean Métellus, écrivain haïtien, fait le point, un an après la chute de Bébé Doc.
JEAN-JACQUES PIKON

10 Domiens : nouvelle vague
La mobilité des Domiens vers la Métropole a repris, sans grande perspective d'emploi.
LILIANE LEVY

12 SIDA connection
La nouvelle peur est arrivée
JEAN ROCCIA

14 Parix XX^e : samedi fiévreux
Les victimes des incendies ne sont toujours pas relogées.
FAUSTO GIUDICE

DOSSIER 18 Le Mali : un pays, vingt ethnies
Une des Etats les plus pauvres du monde, mais une incomparable richesse ethnique.
JEAN-PIERRE et LILY FRANÉY

ABONNEMENTS
1 an : 200 F.
1 an à l'étranger : 220 F.
6 mois : 120 F.
Etudiants et chômeurs, 1 an : 150 F.
6 mois : 80 F.
(joindre une photocopie des cartes d'étudiant ou de pointage).
Soutien : 240 F.
Abonnement d'honneur : 1 000 F.
Algérie : 15 dinars. Belgique : 140 FB.
Canada : 3 dollars. Maroc : 10 dirhams.

Publicité au journal
Photocomposition
PCP, 17, place de Villiers,
93100 Montreuil. Tél. : 42.87.31.00

Impression Montligeon. Tél. : 33.83.80.22.
Commission paritaire n° 63634
ISSN 0247-9095.
Dépôt légal : 1986-12

La rédaction ne peut être tenue pour responsable des photos, textes et documents confiés.

CULTURES 30 Kassav' : l'explosion antillaise
Pour la première fois, un groupe de musique antillaise atteint la renommée mondiale. Une sortie du ghetto.
JEAN-LOUIS GAILLARD

DECOUVERTES 58 Madagascar, 1947 : vingt mois de révolte
Une des répressions les plus féroces menées par le colonialisme français, soigneusement occultée par les historiens.
JEAN TOURIER

VOUS Jeux, courrier, petites annonces



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Albert Lévy
REDACTION
Rédacteur en chef
Jean-Michel Ollé
Secrétariat de rédaction-
maquettes :
Véronique Mortaigne
Service photos :
Abdelhak Senna
ADMINISTRATION/GESTION
Khaled Debbah

PHOTO COUVERTURE
Michel Bocandé
ONT PARTICIPE A CE NUMERO ;
Jacqueline Grumfeld, Jean-Jacques Picon, Liliane Lévy, Jean Roccia, Fausto Giudice, Robert Pac, Jean-Pierre et Lily Franey, Mariette Hubert, Jean Montarlot, Bernard Golfier, Joëlle Tavano, Christiane Dancie, Yves Thoraval, Jean Tourier, Pierre Vallée. Maquette : Jean-Claude Nègre.

UBU

Octobre 1986 : l'association des écrivains roumains organise un symposium sur les chemins de la paix au Proche Orient. Sont prévus des invités palestiniens, et, ce qui est beaucoup moins habituel, israéliens. Quatre intellectuels israéliens, engagés dans le pacifisme, MM. Latif Dori, Eliezer Feiler, Yael Lotan, Reuven Kaminer ont accepté de participer à ce symposium et d'y rencontrer des Palestiniens. Dans une lettre collective, ils déclarent : « Nous considérons comme évident qu'un dialogue sur des solutions pacifiques inclût des représentants de l'autre côté du conflit. » Evidence qui n'est pas partagée par l'Etat d'Israël, qui les a arrêtés à leur retour et inculpés grâce à un amendement d'août 1986 à l'ordonnance antiterroriste, qui rend délictueux pour un citoyen ou un résident israélien « d'établir des contacts avec toute personne



Latif Dori, à Paris.

ayant une position dans n'importe quelle organisation que le gouvernement d'Israël a proclamé être une organisation terroriste ». L'acte d'accusation y confine au grotesque : au point 4, il déclare : « A la date du 6 novembre 1986, à 18 heures ou à une heure voisine, une rencontre débuta entre les accusés et des représentants d'or-

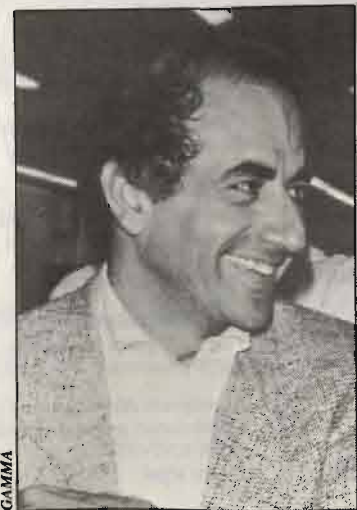
ganisations terroristes dans une salle de l'hôtel, les accusés et d'autres étant assis à des tables, faisant face à quelques mètres de distance à des tables parallèles où étaient assis des représentants d'organisations terroristes. » Les quatre pacifistes israéliens sont en instance de jugement. Latif Dori a tenu une conférence de presse à Paris fin mars.

SUITES

Maignant/Warion : ça continue. Rétablis dans leurs droits par le tribunal administratif qui a cassé la décision du ministère de la Défense les renvoyant du lycée militaire d'Aix, les deux professeurs se sont présentés pour reprendre leur poste. Aimablement reçus... par le planton de garde, ils n'ont pu pénétrer dans l'Établissement. Entre temps, prenant acte de la décision de justice qui les remettait à la disposition du ministère de la Défense, le recteur d'Aix-Marseille leur a signifié qu'ils ne les maintenaient pas sur leur poste au lycée civil d'Aix. Rémunérés sans postes, MM. Maignant et Warion ne demandent qu'à travailler. Mais où ? Deuxième affaire : renseignés par le MRAP sur l'apartheid en Afrique du Sud, et notamment sur l'impossibilité pour toute branche professionnelle de tourner les lois raciales, la Fédération française des masseurs kinésithérapeutes

vient de voter à l'unanimité l'exclusion de la Fédération sud-africaine des instances internationales de la profession. Le MRAP déclare se tenir à la disposition de Total, Crédit Lyonnais, et toute autre entreprise collaborant avec l'apartheid, pour lui fournir les mêmes renseignements.

POLITIQUE SPECTACLE



J.-P. Elkabbach

Manquent pas d'air, les étudiants. Au cours du II^e Salon de l'étudiant qui vient de se tenir à Paris, ils ont inauguré une nouvelle forme de meeting baptisée « conférence spectacle ». La recette est simple : vous demandez à un leader politique de venir semer sa bonne parole (là, c'était Rocard), un journaliste connu pour le faire causer (Elkabbach), vous faites payer l'entrée, et vous envoyez les sous à 40 écoles autour du fleuve Niger pour qu'elles s'achètent des crayons. Habile. Les esprits chagrins pourraient dire que c'est de la politique-spectacle, mais là, au moins, c'est clair. Et puis, c'est pour la bonne cause.



Si on a bien compris, mais ce n'est pas complètement sûr, le Vatican vient de condamner les méthodes de procréation artificielle, y compris la fécondation *in vitro*, parce que l'enfant doit naître de l'acte charnel consommé par ses parents. Voilà pour les catholiques. Quant aux juifs, un groupe de médecins, rabbins et personnalités juives vient de décider que « l'obligation pour l'enfant juif de connaître son identité interdit toute intervention extérieure au couple dans les nouvelles formes de procréation artificielle ». Si on a bien compris, on est juif par la race et catholique par l'amour.

Si on a bien compris, il y a un certain nombre de juifs et de catholiques dans le monde qui ne doivent pas se sentir très juifs ou très catholiques. Ce sont peut-être les mêmes qui déclarent qu'ils ne tiendront pas compte des interdits des autorités religieuses pour continuer leurs recherches.



Tenir compte ou non des interdits religieux pour continuer ses recherches : voilà la question. La fécondation *in vitro* réveille de vieux démons.

TERRORISTES

Septembre 1986 : ça chauffe à Paris. Un attentat vient de ravager le bureau de poste de l'Hôtel de Ville, tuant au passage des gens qui n'ont strictement rien à voir avec la politique de M. Chirac, hôte du même Hôtel de Ville. Le gouvernement s'émeut, il faut faire quelque chose, « terroriser les terroristes ». On regarde dans les fichiers, on repère quelques Libanais installés à Paris : ça ira bien, on expulse. Devant la levée de boucliers, le gouvernement recule, relâche la plupart des personnes arrêtées, mais en garde quatre, MM. Ibrahim, Bachaalani, Kobbessi et Saad, pour lesquels il décide d'appliquer la procédure d'urgence absolue : il est vrai que ceux-là sont communistes ou proches de l'OLP. Ils sont donc, *a priori*, coupables. Nouvelle levée de boucliers, nouvelle reculade, l'expulsion est transformée en assignation à résidence. Grâce à un recours administratif, la procédure

vient d'être cassée. L'affaire avait fait des titres longs comme le bras dans tous les journaux à l'annonce par la police d'arrestations de « suspects ». Si les quatre Libanais n'avaient tenu à remercier publiquement les associations qui les avaient aidés, personne n'aurait jamais su qu'ils avaient été « blanchis » par la justice. Un étranger, surtout libanais, pour la presse, c'est fait pour être suspect, pas innocenté.

CAMPING

Il y a une sorte de fatalité, à l'OPHLM de la ville de Paris, qui fait que lorsqu'il doit reloger des familles immigrées, une soudaine langueur s'empare de lui. Ainsi dans le XI^e arrondissement. Le 16 octobre 1986, neuf familles sont expulsées par la police, au 24, rue de l'Orillon. L'expulsion se fait dans des conditions exquises : portes défoncées à coups de pieds, femmes obligées de s'habiller devant les CRS. On s'aperçoit après

SI ON A BIEN COMPRIS

coup que ces familles payaient bien des loyers, mais à des propriétaires véreux ou fantômes. Qu'à cela ne tienne : considérés comme squatters, cinq familles attendent encore d'être relogées. Six mois après.

CHAINES

Une initiative de journalistes et de plasticiens. Vous êtes écœurés par le sort réservé aux enfants noirs en Afrique du Sud (voir *Pour mémoire*). Vous le dites à votre manière (texte, photo,

dessin, etc.). Vous envoyez l'original à Résistances (1), et une copie à l'ambassade de RSA à Paris 2^e. Vous envoyez aussi des copies de votre message à vos amis, en leur enjoignant de faire de même. L'ensemble des témoignages sera présenté le 16 juin à l'Unesco, au cours de la cérémonie du dixième anniversaire des massacres de Soweto.

(1) Antenne 2, Résistances, Noël Mamère, 22, avenue Montaigne, 75387 Paris cedex 08.
(2) 59, quai d'Orsay, 75007 Paris.

GAI PIED HEBDO INTERDIT ?

« Selon le ministère de l'Intérieur Gai Pied hebdo présente un danger pour la jeunesse en raison de son caractère licencieux ou pornographique ».

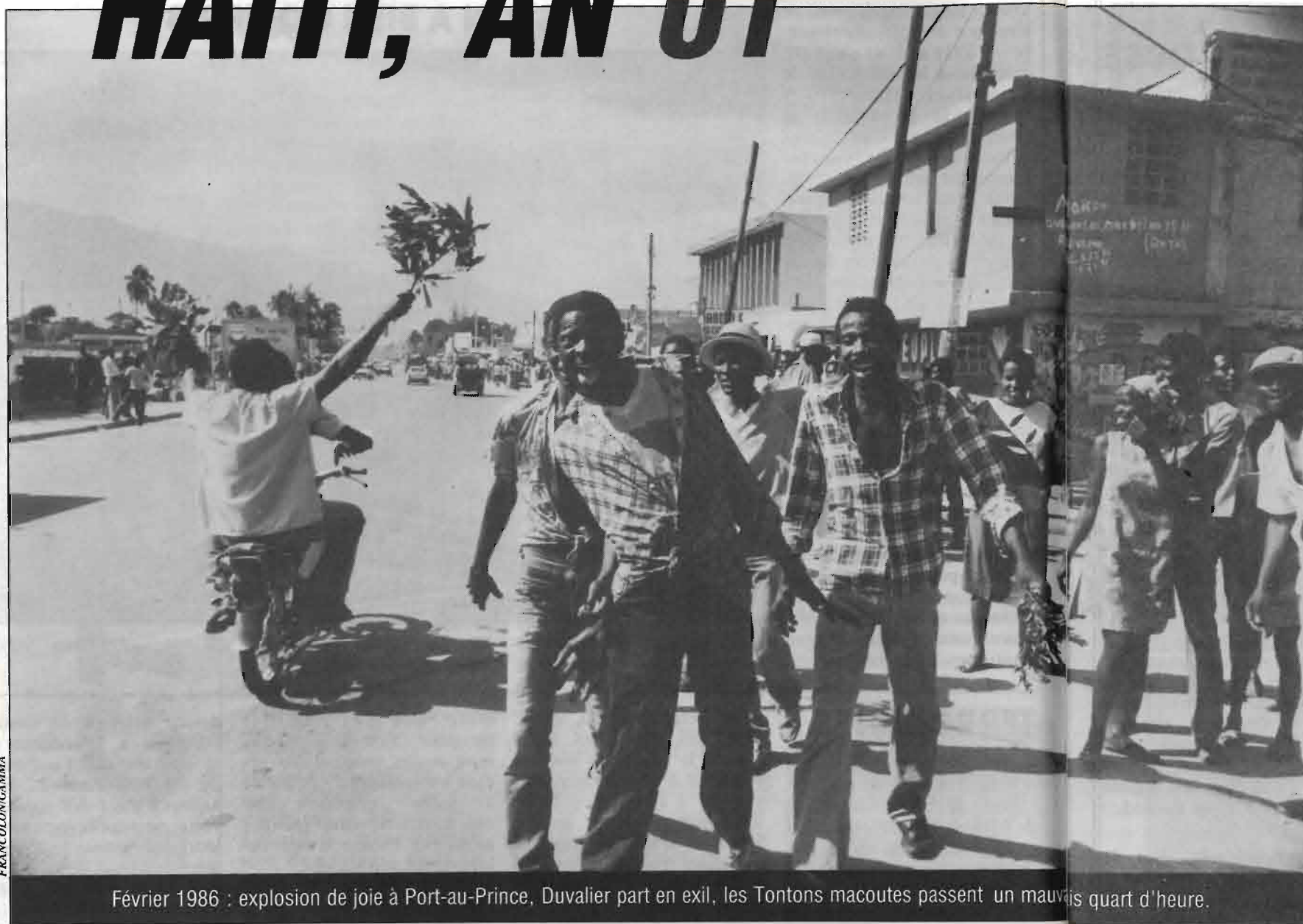
L'interdiction à l'affichage, à la publicité et à la vente aux mineurs demandée par M. Pasqua entraîne de la part des messageries de presse la fin de la distribution chez les marchands de journaux. Il s'agit en fait d'une interdiction pure et simple qui entraîne la mort d'un journal.

Les gais sont majeurs. Ce n'est pas le ministre de l'Intérieur qui doit décider le contenu de la presse homosexuelle.

Dites-le. Écrivez au ministre de l'Intérieur, adressez votre lettre à Gai Pied hebdo (BP 189 75523 Paris Cédex 11). Nous la transmettrons. La liberté des gais ne se partage pas. La liberté de la presse homosexuelle non plus.

Le *Gai Pied*, premier journal homo de France, en taille et en date, subit les foudres du ministère de l'Intérieur. Un des symboles de la libération des mœurs des années 70 est menacé d'interdiction d'affichage et de vente aux mineurs. Vives réactions : des pétitions circulent, une manif programmée. M. Pasqua fait marche-arrière, mais la manif est maintenue, pour éviter à l'hebdomadaire de vivre avec une épée de Damoclès suspendue au-dessus des colonnes. □

HAÏTI, AN 01



Février 1986 : explosion de joie à Port-au-Prince, Duvalier part en exil, les Tontons macoutes passent un mauvais quart d'heure.

Ecrivain, poète et neurologue dans un hôpital de la région parisienne, l'Haïtien Jean Métellus vient de publier *l'Année Dessalines*. Un roman qui nous plonge dans l'île de 1960. Début 87 : Tout juste un an que l'île s'est enfin libérée de la tyrannique « dynastie » des Duvalier, de la personne de Baby Doc. *Différences* a tenu à souffler la bougie anniversaire avec Jean Métellus qui fait partie de la diaspora haïtienne.

Différences : Un an déjà hors-régime Duvalier pour votre pays d'origine ! Quand Baby Doc est arrivé en France, il y a eu ici dans l'opinion publique une sorte de baroud d'horreur, une répulsion suivie de protestations spontanées. Puis, depuis son installation près de Grasse dans un exil doré, le silence est revenu. Comment avez-vous réagi à l'époque aux événements d'Haïti ?

Jean Métellus : Dès les premières semaines suivant la chute de Duvalier-fils et son départ précipité, j'ai craint que le mouvement révolutionnaire qui avait lieu ne se trouve menacé ; qu'il ne s'agisse d'une révolution confisquée avant même un renouveau social et politique. Le gouvernement américain – qui savait pertinemment que le régime Baby Doc touchait à sa fin – a organisé

la fuite du dictateur en anticipant sur la situation, afin d'éviter la création d'un véritable mouvement révolutionnaire structuré en Haïti. **Différences :** Le peuple s'est néanmoins senti libéré de trente années de dictature (celle de Duvalier-père, puis du fils). Au point d'exercer dans les premiers temps une justice vengeresse et expéditive. **J.M. :** A ce propos, je ferai

remarquer que les Macoutes tués par la vengeance populaire n'étaient que les petits commissionnaires de l'ancien régime et non les grands Tontons qui avaient, eux, déjà quitté Haïti dans la foulée de Baby Doc. Avec l'aide d'ailleurs de certains hommes de la junte militaire actuelle. Et aujourd'hui on peut voir quelques-uns de ces Macoutes refaire surface, ce qui est grave.

Différences : Comment analysez-vous la situation du pays aujourd'hui ?

J.M. : Haïti vit à l'heure d'un inter-règne et la situation est très préoccupante. Le vrai courant vainqueur de la tyrannie Duvalier est celui de l'Eglise catholique puissante dans le pays, la seule grande force organisée en regard de l'armée et des petits partis. C'est elle qui a « déchouqué » (extirpé), comme on dit en créole, le gouvernement Duvalier. Or dans le contexte actuel, dans cette période transitoire militaro-civile et la course électorale à la présidence, trop d'individualités pensent à leur candidature, sans vrai souci de réorganiser la vie économique et sociale.

L'Eglise pourrait pourtant faire avancer les choses à ce niveau, si elle se mettait vraiment au service de la population, en faisant front avec les mouvements démocratiques spontanés. Mais je crois qu'elle a une peur – injustifiée d'ailleurs – du communisme en Haïti.

Différences : Peur d'un nouveau Cuba ?

J.M. : Oui, sans doute. J'ai moi-même beaucoup de réticences vis-à-vis de la révolution fidéliste, où la liberté individuelle n'est guère respectée, mais je peux aussi la saluer pour ses réalisations. A Cuba, les gens mangent à leur faim et tout le monde y sait lire ; une situation générale nettement meilleure qu'en Haïti.

aussi vite que la junte le souhaite, on peut craindre que le peuple ne se retrouve d'ici un an ou deux dans un régime néo-duvalieriste sans Duvalier ; certes, dans un régime moins brutal et pillleur, mais tout aussi discrétionnaire et tout autant manipulé par les Etats-Unis.

Sur le plan politique rien n'a été entrepris pour tendre vers l'autonomie. Des hommes aujourd'hui prétendent incarner la nouvelle conscience populaire, mais sont surtout prêts à occuper des places, avec parmi eux de nombreux carriéristes, c'est plutôt inquiétant.

Différences : Jean Métellus, votre roman, *l'Année Dessalines*, qui vient de paraître, fait retour au contexte haïtien

ce dernier livre, j'ai voulu rendre hommage à la mémoire de Jean-Jacques Dessalines, cet ancien esclave noir continuateur de l'œuvre de libération de Toussaint Louverture et qui nous a menés à l'indépendance un jour de 1804.

Cet extraordinaire Dessalines avait d'ailleurs concocté un plan de vraie réforme agraire dès 1806 (Marx n'était pas encore né !) et deux ans seulement après l'abolition de l'esclavage en Haïti, il allait jusqu'à donner la nationalité haïtienne à des Polonais venus là-bas pour le contrer et tenter militairement de le battre sur ordre de Napoléon.

Ce visionnaire, cet homme génial, qui fut aussi à l'ori-

Peur d'un nouveau Cuba ?

Différences : Vous êtes allé récemment en Haïti. Au bout d'un an d'après-Duvalier, quels changements concrets dans la vie du pays ?

J.M. : Très peu de changements. J'ai vu beaucoup de gens démunis, sans toit, et une situation économique toujours à vau-l'eau. Rien n'a encore été solidement structuré. Répression en moins, l'Haïtien de base ne vit pas mieux matériellement.

Pendant, il y a quelque chose d'incontestablement positif : on peut se remettre là-bas à parler librement. Une liberté que j'ai d'ailleurs pu expérimenter moi-même en étant interviewé par une petite chaîne de télé où j'ai dit ce que je pensais sans la moindre censure. Cela était impensable il y a encore un an et demi...

Cette reconquête de la parole par le peuple haïtien est, je l'espère, un acquis et un atout définitif. Restent néanmoins de gros problèmes ; sans compter certains disparus depuis la chute de Baby Doc et des morts au cours de manifestations... Si les élections s'organisent

des années soixante, d'un pays alors sous la férule du père de Baby Doc ; ce n'est pas par hasard...

J.M. : Ce roman, je l'ai écrit d'août à novembre 1985, avant la chute de Duvalier-fils. Mais déjà dans mes précédents livres – et même si leur action se situait en Europe (en Suisse ou en France) – courait toujours en filigrane les thèmes de la difficulté d'expression et de la parole entravée.

Si en tant que neurologue ces problèmes me concernent médicalement, ils touchaient aussi à mon haïtianité. Dans

gine de l'émancipation révolutionnaire de l'Amérique latine (il aida Bolivar en lui faisant parvenir des armes), il fallait lui rendre justice dans une histoire si souvent constituée de mensonges et d'oublis.

Pour moi, évoquer l'Haïti des années soixante au travers de la figure d'un tel homme est plus qu'un symbole pour réfléchir aujourd'hui à un devenir positif de mon pays d'origine. □

Propos recueillis par JEAN-JACQUES PIKON



Jean Métellus : « Dessalines, un visionnaire génial ».

ALBERTINI : ÇA MARCHE A TOUS LES COUPS



AFP

Pierre-André Albertini vient d'être condamné par un tribunal sud-africain. C'est normal, si on peut dire : quelle que soit la défense choisie, il devait l'être, selon la loi de l'état d'urgen-

ce. Soit il témoignait à charge contre l'ANC, et il était condamné pour avoir eu contact avec elle. Soit il refusait de témoigner, ce qu'il a fait, et il était condamné pour refus de témoignage, ce qui a eu lieu. Il a pris quatre ans. Petit détail : P.-A. Albertini est emprisonné depuis six mois. Il était envoyé officiellement en coopération par le gouvernement français. Le seul moyen de lui éviter une condamnation, alors qu'aucune preuve n'a pu être retenue contre lui, c'était une action du gouvernement français avant le procès. Lors d'une rencontre avec des organisations anti-apartheid un représentant du gouvernement avait promis d'envoyer un émissaire en RSA pour ramener Albertini. La France a, malheureusement, suffisamment de poids en Afrique du Sud pour faire cela.

Elle ne l'a pas fait. Elle continue à envoyer des coopérateurs en Afrique du Sud. Une autre fois, l'arbitraire sud-africain décidera de mettre en tôle, sans preuve, un autre coopérateur.

Question : A partir de combien on se décidera à agir ?

UN DIRIGEANT DE L'ANC ACCUSE

Au cours d'un voyage d'études en Zambie, Jacqueline Grumfeld, présidente de MRAP-Solidarité (1) a pu rencontrer un dirigeant de l'ANC et recueillir ses impressions.

J.G. : Vous réclamez des sanctions globales contre l'Afrique du Sud. Pouvez-vous préciser ?

ANC : Nous voulons que cesse tout échange avec l'apartheid. Non seulement le commerce, vente ou achat, mais aussi les envois de sportifs, les échanges scientifiques et culturels.

J.G. : Mais que penser des groupes de chanteurs, musiciens, acteurs, généralement opposés à l'apartheid, qui viennent en Europe et font connaître la situation ?

ANC : Il ne devrait pas y avoir d'exception. Pour ceux qui font partie de ces troupes, cela peut être dangereux pour eux à leur retour. D'autre part, si on commence à laisser venir des troupes... pourquoi pas des savants ? Et c'est là que cela touche le plus l'apartheid : être isolé de tout ce qui est leur univers, je parle des savants, des intellectuels, des chercheurs, des médecins.

J.G. : Les sanctions peuvent-elles être préjudiciables dans certains cas au peuple noir ?

ANC : Non. La lutte est telle actuellement que tout doit contribuer à l'isolement total. On ne sait rien, en Europe, ne filtrent que les infor-

mations que les dirigeants veulent bien laisser passer. Ainsi, sachez qu'actuellement, il y a beaucoup de Blancs dans l'ANC. Pas autant que des Noirs, mais beaucoup.

J.G. : Etes-vous au courant du cas Albertini ?

ANC : Bien sûr. Nous ne comprenons pas que la France n'ait pas exigé le retour immédiat de ce coopérateur. C'était très grave et très dangereux de le laisser passer en jugement. L'avoir envoyé au Siskei, c'était ignorer les dangers qu'il courait. Mais il y a d'autres coopérateurs français. Nous en revenons au même point : sanctions globales, donc culturelles aussi.

J.G. : Qu'attend l'ANC des mouvements contre l'Apartheid en Europe ?

ANC : C'est simple : peser pour que vos pays, et surtout la France, respectent leurs traditions démocratiques, et s'engagent plus intensément, notamment à l'ONU, dans la mise en place de l'isolement du régime actuel de l'Afrique du Sud.

(1) MRAP-Solidarité vient de faire partir de Marseille, sur le Languedoc, 12 tonnes de matériel pour l'école Solomon Malhangu Freedom college, en Tanzanie. Le matériel a été collecté en France, et est transporté par la Compagnie des Chargeurs Réunis MRAP-Solidarité, association de bienfaisance, 89, rue Oberkampf, 75011 Paris. Tél. : 48.06.88.00.



L'école Salomon Malhangu en Tanzanie.

VITE, JE M'ABONNE A DIFFERENCES

200 F (1 an) 120 F (6 mois) 240 F (soutien)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Bulletin dûment rempli à retourner, accompagné d'un chèque, à :

Différences, service abonnements
89, rue Oberkampf, 75011 Paris



Le 21 mars, Journée internationale contre le racisme, 3 000 personnes ont couru contre le racisme.

A Montreuil, les enfants des écoles s'en sont donné à cœur joie avec l'autorisation de l'inspecteur d'Académie.

Pas de classement, pas de trophée pour le vainqueur mais des médailles pour les plus endurants. C'était une course de fond.



LES FOULEES MULTICOLORES

● Changement de cap pour les originaux de la migration organisée, débarquent de plus en plus de stagiaires, alors que le chômage atteint

Tiens, encore un car ! C'est le deuxième cette semaine. Mais d'où viennent-ils, de Nouvelle Calédonie ? » Le nez en l'air et le cabas à la main au milieu du trottoir, deux habitantes du boulevard Morland, à Paris, regardent une vingtaine de jeunes, filles et garçons, descendre d'un bus beige. D'un pas hésitant, frileusement serrés dans leurs vêtements, ils suivent le chauffeur vers l'entrée vitrée de l'ANT, l'Agence nationale pour l'insertion et la promotion des travailleurs d'outre-mer, située rue de Brissac, sur le trottoir d'en face.

Une vision idéalisée

Réunionnais, ils arrivent en France, — en métropole comme on dit — en application d'une politique nouvelle mise en place par le gouvernement. Ratifiée par le Sénat et l'Assemblée lors du vote de la Loi-programme pour les départements d'outre-mer — Martinique, Guadeloupe, Guyane, Réunion — la politique pour la « mobilité entre les Dom et la métropole » est en marche. « Autrefois, au temps du Bumidom, on parlait de migration. » Claire était employée à l'ANT, elle en est partie et souhaite que son vrai nom ne soit pas cité. Le Bumidom — bureau pour le développement des migrations intéressant les départements d'outre-mer — était chargé d'encourager et organiser cette migration. Supprimé en 1982, il a été remplacé par l'ANT.

« De 1963 à 1981, ajoute Claire, plus de 160 000 personnes originaires des Antilles, de la Réunion et de Guyane sont venues en mé-

tropole grâce au voyage — aller simple — que leur payait le Bumidom. » Cette migration, qu'on appelait « organisée », suscitait dans le même temps un important courant de migration spontanée.

Ceux qui quittaient les Dom, et une situation économique difficile, partaient pour la France avec une vision idéalisée de la « mère-patrie », qui bien souvent les décevait. D'après le rapport Lucas (1) établi en 1982, « ils venaient remplir dans le secteur public, les administrations, les collectivités locales, le même rôle que la main-d'œuvre étrangère dans le secteur privé ». A savoir, des postes de basse qualification.

Et ils découvraient souvent que leur qualité de Français n'était qu'une faible barrière face au racisme : difficultés de logement, problèmes d'emploi et de qualification, d'insertion dans la société métropolitaine.

De plus, cette migration qui vidait les Dom de leurs forces vives suscita rapidement d'après critiques de « néo-esclavagisme » et de « génocide par substitution ». A partir de 1974, avec la dégradation de l'emploi en métropole, la migration « organisée » perdait sa justification.

« Après 1981, reprend Claire, la politique a changé. Il ne s'agissait plus de faire venir en métropole les Antillais, Guyanais, Réunionnais, mais de donner la possibilité à ceux qui s'y trouvaient de mieux s'insérer socialement, de se former, de mieux vivre. Le retour au pays était malheureusement presque impossible, à cause des conditions économiques et d'emploi outre-mer. » Jusqu'en 1986,

l'ANT s'est employée à appliquer cette politique, en cessant toute migration organisée. « Les problèmes des communautés d'outre-mer ici, n'étaient pas résolus pour autant, ajoute-t-elle. Il restait encore beaucoup à faire. Et on n'élimine pas les problèmes sociaux par décret... »

Changement de nom

Dans l'un des cafés du boulevard Morland, Jean-Marc, l'un des jeunes arrivés ce matin, est venu boire un crème pour distraire l'attente dans le hall de l'ANT. « Je me sens abruti : quatorze heures de voyage, le départ de Saint-Denis, l'escale à Abidjan. J'aimerais voir Paris, mais on repart pour un centre de formation en province. »

Depuis l'automne dernier, les arrivées de stagiaires de formation professionnelle réunionnais se multiplient. La loi programme pour les Dom, dont le projet a été inspiré par M. Michel Debré, qui fut en son temps l'un des fondateurs du Bumidom et partisan acharné de la migration, établit le principe d'une mobilité accrue. Celle-ci doit permettre à de nombreux jeunes de venir se former en métropole dans des qualifications qui n'existent pas outre-mer.

Ce projet a rencontré une vive opposition, lors de la discussion parlementaire, des élus de la gauche antillaise, formellement opposés à toute reprise de la migration, sous n'importe quelle forme. Il a néanmoins été voté, et sa mise en application a commencé dès avant ce vote.

Changement de directeur général, départ de ses proches collaborateurs dans de mauvaises conditions, bientôt

inaires des Dom. Après un arrêt de plusieurs années de formation professionnelle. Pour quel déjà durement les Domiens en Métropole ?



Selon les derniers chiffres INSEE (1982), la population des originaires des Dom-Tom a été multipliée par 12 entre 1954 et 1982, conséquence de la politique de migration alors en vigueur.

peut-être changement de nom : d'après les déclarations du nouveau directeur général de l'ANT, Edmond Lauret, à la presse de son département d'origine, la Réunion, l'ANT devrait bientôt s'appeler Agence pour la mobilité. « Il faut que nous ayons la chance d'une bonne formation en métropole et d'une possibilité de nous y installer, dit Jean-Marc. Si je réussis ma formation, je pourrai trouver un emploi, avec l'aide de l'Agence ».

« C'est vrai, reconnaît Claire, mais ce n'est pas sûr. Il faut tenir compte des problèmes d'emploi des jeunes. De plus l'Agence semble mettre la charue avant les bœufs. La mise en place de la nouvelle direction est très lente. Les mesures annoncées pour le placement de ces jeunes depuis plus de

six mois sont loin d'être réalisés. Pendant ce temps les stagiaires arrivent ». Cependant, le système actuellement en place prévoit un billet de retour gratuit dans les trois ans, pratique instituée par l'ANT dès sa création en 1982, et qui n'était pas celle du Bumidom. « Si je ne trouve rien, soupire Jean-Marc, je pourrai toujours rentrer. Avec le prix des voyages, ma formation aura coûté très cher à l'Etat. Et c'est sûr, je serai déçu ».

Le coût de la mobilité peut en effet sembler élevé. Quatre millions de francs prévus par la loi de finances, sans compter le budget de fonctionnement de l'ANT, plus quinze millions de francs qui seraient versés par les instances locales de la Réunion, sur la base d'une convention signée avec l'ANT.

Cette convention avait déjà été mise en place par l'ancienne direction, pour élargir les possibilités de formation professionnelle de ce département. Elle concernait environ 260 stagiaires par an. D'après le projet actuel, ils devraient se compter en milliers.

Et les Antillais ?

La mobilité semble peu concerner les Antillais. Le Bumidom et sa politique de migration avaient très mauvaise réputation aux Antilles. De plus, les problèmes économiques et démographiques sont différents de ceux de la Réunion. L'actuelle direction de l'ANT mène avec les instances régionales et départementales de Martinique et Guadeloupe des négociations

pour des conventions analogues à celle de la Réunion. Elles semblent se révéler très difficiles.

En métropole, certains membres de la communauté antillaise et présidents d'association expriment une certaine inquiétude. La nomination d'un élu local réunionnais, Edmond Lauret, à la tête de l'ANT, après le départ de Jean-Michel Etienne, dont la qualité d'administrateur civil et de métropolitain était un gage d'impartialité, a suscité des interrogations. Après un ralentissement des activités de l'Agence de près d'un an, lié au changement de cap, les communautés en métropole attendent les effets de la nouvelle politique. « Quelles que soient les options concernant la migration, la mobilité, l'insertion, explique Claire, le fond du problème n'est pas là ». Le ministre des Dom-Tom, Bernard Pons, déclarait en juin dernier, lors du lancement d'une campagne sur la défiscalisation outre-mer, que le redressement économique des Dom était une priorité absolue. Georges Lemoine, secrétaire d'Etat avant mars 1986, affirmait « La solution (au problème de la migration) réside dans le développement local ».

« Déplacer les gens des Dom, affirme Claire, ne revient qu'à déplacer le problème. Quels que soient les efforts, face au problème économique des Dom, la migration n'est qu'un accessoire ». Qui risque de cacher la réalité. □

LILIANE LEVY

(1) Rapport du groupe de travail pour l'insertion des ressortissants des départements d'outre-mer en métropole, présidé par M. Michel Lucas, chef de l'Inspection générale des Affaires sociales.

CONNECTION

Après le péril jaune, le cancer et les petites vieilles du XVIII^e, voici le SIDA. Toute auréolée d'un immense succès aux Etats-Unis, et s'appuyant sur le grand nombre de cas déclarés en France (1 500, premier pays européen en masse (1)), la campagne pour la peur du SIDA semble reprendre, après une fausse entrée en 1986.

Rappelez-vous, début 1986, il y a un an. Emissions de télé, déclarations des chercheurs, fausses nouvelles sur la découverte de médicaments miracles successifs, préoccupation du gouvernement, le tout pimenté d'un soupçon de chauvinisme quant à la concurrence entre chercheurs français et améri-

regain d'ostracisme. Dans un récent sondage (voir le **Monde** du 11 mars), si 57 % des jeunes se disent un peu ou beaucoup préoccupés par le SIDA, ils ne sont qu'un tiers à en faire une des grandes peurs de l'avenir, après la guerre nucléaire et le terrorisme. Sans doute la campagne était mal ciblée. Malgré les immédiates dénégations des scientifiques et des associations d'homosexuels, on a d'abord voulu faire du SIDA la maladie de la marginalité : les homos, les drogués, les Africains. Ce qui excluait du danger, et donc de la peur, tous les majoritaires, en augmentant du même coup la pression morale sur les minoritaires.

Une campagne à la croisée des chemins : d'abord vendu comme punition divine infligée aux déviants, on essaie en ce moment de recentrer le SIDA en nouvelle peste frappant aveuglément les bons et les méchants. Pas facile.

cains : tout était en place pour une belle vague de trouille collective. Et puis, ça n'a pas marché. Quelques semaines de discussions en ville, et plus rien. Bien sûr, il y a eu quelques résultats à moyen terme. Dans les métaphores qu'emploient les journalistes pour éviter les répétitions, la « maladie » SIDA a gagné le rang de « nouvelle peste », ou, dans le très sérieux **Monde**, de « fléau ». Mais dans l'ensemble, et c'est qu'il y a quelque chose de sain dans le royaume de France, la grand-peur n'a pas pris en 1986. Le bilan de cette première vague avortée ? Les milieux homosexuels (voir **Gai Pied** du 10 février, si vous arrivez à le trouver !), s'ils déclarent avoir modifié leurs pratiques, ne semblent pas souffrir d'un



de pression de transmettre le virus (Lyndon La Ruche aux Etats-Unis, le POE en Europe, le GRECE, etc. (3)) le moustique, dans cette nouvelle phase de la campagne, a l'immense avantage de ne pas faire de choix moraux, et de transmettre le virus à tous. Jouant ainsi l'ancien rôle de la transfusion sanguine, dont la dangerosité aveugle s'es-souffle, et les sidomaniaques le savent, au gré du renforcement des contrôles.

Puis on s'est aperçu, et le même sondage est significatif sur ce point, que la maladie se propageait de façon indifférenciée, et qu'*a priori* personne n'était à l'abri. Le SIDA pouvait dès lors devenir une maladie, et une peur, nationales. C'est le sens de la campagne actuelle. L'extension de la peur des groupes « à risque » aux personnes ayant une sexualité plus ou moins libre est déjà faite. Restaient tous les autres, les fidèles, ce qui est plus difficile étant donné les critères connus de transmission, et l'effondrement des thèses fantaisistes de la transmission par salive, contact, etc. (2). On en est au moustique. Accusé par certains groupes

Si le SIDA devient, par ce biais, une maladie nationale, et une psychose non plus sectorielle mais collective, la politique peut dès lors s'en saisir. D'abord muet sur la question quand on ne parlait que des homos et des drogués, sauf bien sûr pour se féliciter de la punition divine, le Front national vient de faire une entrée remarquée sur le thème de la peur du SIDA, qui, à condition de frapper tout le monde, devient un vecteur de synthèse de toutes les thèses de l'extrême droite (condamnation de l'homosexualité, de la sexualité libre, méfiance envers l'étranger porteur présumé, et même, plus généralement, haine de la mixité et du mélange). Dans une inter-

view à **Libération** du 13 février, un député FN, M. Bachelot, fait le point des mesures à prendre : contrôle de toute la population, création de sidatorium, etc., une sorte de pot-pourri des mesures coercitives inventées au XX^e siècle, du camp de concentration au « pass » sud-africain. Réussissant même, et c'est un tour de force, à incriminer les juifs, coupables de transmission... par circoncision. On peut donc s'attendre à un recentrage de la campagne de peur : dépossédé en partie de son épouvantail habituel, l'immigration, par la droite traditionnelle qui l'a repris à son compte avec les lois que l'on sait, le FN va sans doute foncer sur le SIDA pour tous, comme une nouvelle aubaine.

Le gouvernement a vécu, à son niveau, le même genre de contradiction. Une grand-peur de plus, après le chômage et l'insécurité, ne peut que l'arranger : on tient mieux une société qui a peur. L'ordre moral est respecté, la méfiance s'installe entre les gens, et pendant ce temps-là, au moins, ils ne font pas grève. Les minorités sont montrées du doigt, et on peut

sans doute voir l'interdiction du **Gai Pied**, journal homosexuel, comme une mesure tardive allant dans ce sens. Mais en même temps, quand on gouverne, on ne peut pas laisser mourir les gens. Et si la libéralisation de la vente des seringues pour éviter la propagation du virus par aiguille infectée a dû faire grincer beaucoup de dents du côté de la majorité, il a bien

fallu le faire tout de même. Le seul moyen pour dépasser cette contradiction, c'est de faire de la maladie une cause nationale. C'est sans doute pourquoi, à l'exemple de la très réactionnaire Angleterre, les murs de France vont-ils se couvrir d'affiches de mise en garde contre le SIDA au mois d'avril. Allez, ne nous plaignons pas trop, c'est toujours mieux qu'aller

attaquer les Malouines pour faire oublier le chômage.

JEAN ROCCIA
(1) Mais pas en pourcentage, la palme étant détenue... par la Suisse.
(2) Dans une société hypermédiatisée, où l'information même est objet de concurrence, il est difficile de maintenir longtemps de fausses informations.
(3) Guillaume Faye, ancien fondateur du GRECE, a sorti un luxueux journal, « J'ai tout compris », entièrement consacré à cette thèse.

NEW YORK :
Des milliers d'homosexuels sont descendus dans les rues pour réclamer une aide accrue du gouvernement contre le SIDA. Lors de cette manifestation, de nombreuses personnes ont marqué leur opposition à l'homosexualité.



LE SIDA, UNE AUBAINE POUR L'EXTRÊME-DROITE... AMERICAINE

Une offensive générale contre les homosexuels et les lesbiennes par les racistes de l'extrême-droite et la « *New Right* » (nouvelle droite, tiens, tiens !) a permis aux groupes extrémistes de s'introduire dans le débat politique actuel aux Etats-Unis. Au même moment, une vague de violence fanatique sans précédent, dirigée contre les homosexuels, a été largement passée sous silence. La peur du SIDA a fourni à l'extrême-droite raciste et antisémite un nouveau champ de bataille. Les disciples de Lyndon La Ruche ont pu mener une campagne électorale en Californie qui a encore eu plus de succès que ses inquiétantes victoires lors des primaires de l'Illinois. Au début de 1985, les diverses organisations et publications des disciples de La Ruche, le « *Schiller Institute* », le « *National Democratic Policy Committee* », « *New Solidarity* » et la « *Executive Intelligence Review* » commencèrent à répandre la peur du SIDA dans la population. La Ruche a réuni environ 700 000 signatures pour la mise en vigueur de la Proposition 64 qui demande l'examen de tous les citoyens pour le SIDA et la mise en quarantaine de toutes les victimes du virus. La littérature éditée par La Ruche est pleine d'attaques sectaires contre les homosexuels. Cependant, la campagne anti-homosexuels n'est que le point de départ vers les intentions finales de La Ruche. Une brochure publiée par le « *National Democratic Policy Committee* » de La Ruche déclare : « ... La vérité sur le SIDA, c'est que cette maladie se répand sans qu'on puisse la contrôler, dans des conditions d'effondrement économique et de misère comme on en rencontre en Afrique et dans les taudis de beaucoup de villes américaines... le combat

contre le SIDA... fait partie intégralement d'un puissant programme de défense nationale. Pour défendre notre pays, nous avons besoin d'un programme de lutte pour vaincre le SIDA aussi important que celui de « *Strategic Defense Initiative* ». » (La « *Guerre des Etoiles* »)

The African connection

La Ruche a peut-être été le premier raciste à exploiter le préjugé anti-homosexuel pour viser le peuple noir africain, mais il n'est plus maintenant le seul. Le « *GANPAC Brief* », qui auparavant, se bornait à des attaques contre les juifs et à réécrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, titrait son édition de janvier 1986 avec : « *L'ère de la bombe SIDA et la réponse germano-américaine.* » Hans Schmidt, rédacteur en chef de « *GANPAC* » écrit : « *D'où vient le SIDA ? On a de nombreuses raisons de penser que l'Afrique (l'Afrique noire) est le berceau de cette maladie meurtrière... Le SIDA semble exister de façon disproportionnée parmi les groupes raciaux non germaniques...* » Les fanatiques de l'extrême droite ne se contentent pas seulement de cette propagande ; il y en a beaucoup qui sont plus intéressés par les actes. Le groupe néo-nazi, le « *America First Committee* » (Amérique d'abord) organise chaque année une manifestation anti-homosexuels à Chicago). Depuis deux ans, les agressions contre les homosexuels ont augmenté de façon inquiétante.

D'après « *The Monitor* » d'Atlanta
Traduit par ROBERT PAC

SAMEDI FIEVREUX

Un week-end de mars : au milieu du XX^e arrondissement de Paris, on installe une tente : une façon de rappeler que plusieurs mois après les incendies qui ont ravagé le quartier, 29 familles immigrées attendent leur relogement.

Samedi gris au pied du Père-Lachaise. Le café Le Rond-Point déborde d'une clientèle inhabituellement mélangée : retraitées de l'Education nationale, jeunes femmes des Caraïbes, ouvriers kabyles et arabes, jeunes conjuguant divers temps et modes du look beurisant.

Au comptoir, Vincent de Langlade s'enquiert par-dessus ses besicles rouges du motif de ce remue-ménage : les incendies dans le 20^e.

« Ah, oui, moi qui n'ai jamais fait de politique, monsieur, après le 16 mars je me suis révolté, j'ai adhéré à... Ce n'est pas grand-chose, mais quand même. Bon, voilà mes clients. » Ils sont six puis dix à l'attendre. Aujourd'hui, l'historien du cimetière leur propose, à l'habituel tarif de 38 F, un « Itinéraire d'évocation de la III^e République au Père-Lachaise, de Thiers à Daladier ».

La foule a grossi. Des banderoles, un mégaphone, une voiture de police. Une jeune femme pose son vélo rouge contre la grille verte du métro, quand un autre, histo-

rique, surgit : celui de Mouna, le discoureur fou des rues parisiennes, le poète engagé de l'Urbain. Il fait rapidement sa tournée, serre des mains, ramasse les tracts. Des militants épinglent à leurs revers des badges, tout neufs et colorés, d'ATD-Quart Monde. La jeune femme noire sérieuse, dont les tresses s'ornent d'un éclatant ruban, se considère-t-elle comme du « quart monde » ?

Couleur locale

« Allô TC 85, je vous écoute » : les trois loustics qui tentent de se donner des apparences de jeunes gens modernes - aujourd'hui, ils n'ont pas leurs kefiés de banalisation - font joujou avec leurs talkies. Trois autres collègues en civil les épauleront pour ce samedi pas comme les autres : un grand Noir, un homme à cheveux blancs et une jeune femme en blouson. Il faut le reconnaître, l'équipe fait très couleur locale, à part le petit détail des talkies.

11 heures. Tous les Métropo-

litains qui émergent à l'air libre de l'escalier mécanique sont pris en tenaille par les distributeurs de tracts. Personne n'y échappe. Une dame asiatique est la plus ardente diffuseuse. Beaucoup de gens la reconnaissent, la saluent, l'embrassent. Le mégaphone commence à siffler et cracher. Un moustachu blond prend la parole, annonce le pourquoi et le comment de la manif. Objectif : obtenir le relogement de 29 familles mises à la rue par des incendies criminels. Destination : la station de métro Ménilmontant.

La foule traverse le carrefour et prend forme devant la Caisse d'épargne. Le soleil tente une percée. La lente et brève marche vers l'ouest commence. Pendant ce temps, dans le square, une douzaine de militants aux mines de conspirateurs ont commencé à monter une grande tente. Les CRS arrivent, les travaux sont suspendus. Flottement. Attente. Enfin, le cortège arrive. FR3 filme. Ils suivent fidèlement la bataille pour le relogement

des sinistrés depuis le mois de décembre. Une drôle d'équipe : tous blonds, on dirait une famille.

La tente

La foule envahit le square. Un bref dialogue s'engage entre le moustachu - Roland - et le préfet de police, par talkie. « Pas question de monter la tente. » « Ce n'est pas moi qui décide, ce sont les manifestants. » Cinquante mains s'emparent des tuyaux métalliques, de la bâche, des ficelles. Ambiance de colo. Soudain, la précaire maison de toile bleue se dresse. Il fait froid. On se serre.

Roland reprend le mégaphone. Lui succèdent Christian Delorme, Henri Malberg, puis un membre de la toute nouvelle Coordination des locataires d'hôtels meublés, un militant de Un logement d'abord, une autre d'ATD. Un télégramme fraternel de l'Abbé Pierre, hospitalisé, est applaudi. Un Malien, rescapé de l'incendie d'un meublé, clot les interventions. Avec soixante-dix autres personnes, il a réalisé une « réquisition populaire » d'un immeuble : le tribunal leur a donné un sursis jusqu'au 31 mars. Et après ? Midi est passé. Les adultes se dispersent. Les enfants, qui furent les premiers à manifester contre les incendies, occupent le terrain. Pour Roland, Nadia - la Chinoise au nom russe - et quelques autres, la journée n'est pas finie.

AG

Changement de décor. Un peu plus haut sur la colline, une salle de réunion au Relais, haut lieu de la vie associative du XX^e arrondissement. Le comité du MRAP des XIX^e et XX^e arrondissement tient son assemblée générale statutaire. On fait le point. En novembre dernier, le comité a gagné un procès que lui avait intenté le maire du XIX^e pour diffamation, à la suite des affrontements avec les nationalistes en 1985 sur le marché de la place des Fêtes.



Belleville, les Buttes-Chaumont, Ménilmontant : le Paris populaire et cosmopolite.

En mai, le comité avait organisé une journée de formation sur le thème « Immigration, racisme, délinquance », qui fut un franc succès. Tout comme la brochure sur le même thème, vendue à plus de 400 exemplaires. 40 dimanches sur 52, les Mrapistes ont été présents sur le marché de la place des Fêtes. Alors, tout va bien ?

Tout, non : sur 200 adhérents, seuls 130 ont adhéré directement au comité local. Les autres préférèrent adhérer centralement et « on ne les voit pas ». Le nombre d'adhérents a baissé. Les activistes sont une dizaine. Tout le monde s'accorde à constater qu'il en va de même ailleurs, dans le monde associatif, syndical ou politique. Mais les jeunes ? Ils sont actifs, mais n'adhèrent pas aux organisations ayant pignon sur rue.

Des perspectives ? Elles ne manquent pas : le Code de la nationalité, qu'il soit ou non en définitive réformé, préoccupe les militants. L'extrême-droite aussi. C'est ici que Le Pen a commencé sa

résistible ascension, du conseil municipal du XX^e jusqu'au Parlement européen et au Palais Bourbon ensuite. 18 puis 14 % de voix dans cet arrondissement, et 19 % dans le XIX^e, ça n'est pas rien !

L'appareil législatif mis en place autour des immigrés, les pratiques administratives dures à leur rencontre nécessiteraient la mise en place de permanences juridiques dans les deux arrondissements. Le Comité s'y attellera avec d'autres associations. La collaboration avec celles-ci est d'ailleurs entrée dans les mœurs. La composition du Comité de soutien aux sinistrés en est certainement le meilleur exemple.

Quand la nuit tombe sur Paris, les Hauts de Belleville s'animent : à la MJC un groupe folk affute ses violons. On danse pour les sinistrés. L'idée était venue d'un instit. Le bal rapportera 4 000 F. « On aurait dû mettre l'entrée un peu plus cher... » □



Expulsion, incendies : on s'organise fermement, tranquillement aussi.

■ **PROCES.** Ouverture en Israël du procès de John Demanjuk, suspecté d'avoir été Ivan le Terrible, le tortionnaire en chef du camp de Treblinka où sont morts plusieurs centaines de milliers de juifs, victimes du nazisme (16 février).

■ **FUSILLADE.** A Chambéry, un inconnu masqué ouvre le feu sur les clients d'un bar fréquenté par des immigrés, faisant deux blessés (16 février).

■ **RETROUVAILLES.** Les mères françaises et anglaises qui, depuis le 10 février, marchent vers Genève pour que la France et l'Algérie signent enfin une convention permettant de régler les conflits au su-

ciation de M. Robert Faurisson, bien connu pour ses thèses visant à mettre en doute l'existence des chambres à gaz et du génocide des juifs (17 février).

■ **DEBOUTE.** M. Henri Riques, auteur d'une thèse contestée tendant à nier l'existence des chambres à gaz et dont la soutenance avait été annulée par M. Alain Devaquet en juillet dernier, est débouté de ses poursuites contre des journalistes de Libération qui avaient qualifié cette thèse d'« antisémite » (18 février).

■ **LIBERE.** Iossif Begun est libéré de la prison de Tchistopol où son épouse est allée le chercher (20 février).

rapide Bordeaux Vintimille le 14 novembre 1983, qui avait fait appel voit sa peine de réclusion à perpétuité ramenée à 20 ans par la cour d'assises (20 février).

■ **REFERENCE.** Le nouveau directeur des communications de la Maison Blanche reconnaît qu'il a été membre d'un mouvement de jeunes nazis en Allemagne (20 février).

■ **PAS DE VISA, PAS D'AVION.** Les parents de Pierre-André Albertini arrivent à Johannesburg, mais ils sont bloqués à la salle de transit de l'aéroport. Il avait fallu des manifestations d'amis de Pierre-André à l'aéroport de Roissy et l'intervention du Quai

personnalités juives et catholiques réunies à huis-clos près de Genève. Cette décision met fin à la polémique provoquée par l'installation, en octobre 1984, d'un couvent de carmélites sur le lieu où les bourreaux nazis stockaient les gaz meurtriers et les restes monnayables (vêtements, chaussures, etc.) de leurs victimes (22 février).

■ **TETE DE TURC.** Après que plusieurs firmes allemandes eurent tenté en vain de faire condamner et censurer Günter Wallraff, auteur de *Tête de Turc*, une grande enquête sur l'exploitation des immigrés turcs outre-Rhin, Thyssen, trust sidérurgique parvient à faire condamner Wallraff par un tribunal de Düsseldorf à modifier deux passages de son livre mettant en cause les pratiques de négrier employées dans ses usines (23 février).

■ **JOURNALISTE ARRETE.** Graham Brown, le journaliste sud-africain de l'Agence France-Presse, qui avait été arrêté le 21 février, est libéré. Il avait été appréhendé pour « comportement suspect », sans autre précision, alors qu'il enquêtait sur les querelles entre bantoustans (23 février).

■ **RETOUR.** Une quarantaine d'anciens émigrés soviétiques regagnent Moscou en provenance des Etats-Unis, ce qui porte leur nombre à 200 depuis la fin de l'année dernière (23 février).

■ **PROCES BARBIE.** La date d'ouverture du procès de Klaus Barbie devant la cour d'assises du Rhône est fixée officiellement au lundi 11 mai 1987, annonce le procureur général de la cour d'appel de Lyon (24 février).

■ **BONNE PAIRE.** Le *Quotidien de Paris* publie une photo de M. Jean-Marie Le Pen serrant la main du président Reagan, lors d'une réception à Washington. La personnalité qui aurait conduit M. Le Pen à cette récep-

tion serait le colonel Bo Hi Pak, le bras du révérend Moon, chef de file de la secte du même nom (24 février).

■ **INACCEPTABLE.** La quasi-totalité des Français - 93 % des personnes interrogées - jugent « inacceptable » le refus du droit de vote aux Noirs d'Afrique du Sud, indique un sondage CSA (25 février).

■ **RATONNADES.** Des colons israéliens, membre de l'organisation raciste Kach du rabbin Meir Kahana, se livrent à des actes de vandalisme contre des voitures et des maisons appartenant à des Palestiniens, à Khalkhoul en Cisjordanie occupée (26 février).

■ **MADAME APARTHEID.** Dans la luxueuse revue *Géopolitique*, éditée par Marie-France Garaud, dont le dernier numéro est consacré à l'Afrique du Sud, Paul-Marc Henry, ambassadeur de France : « Les Noirs sont, par nature, des ressortissants de leurs propres territoires tribaux et sont et resteront à la limite des résidents d'origine étrangère sur le territoire sud-africain. » (28 février).

■ **CRITIQUE.** Les pays membres du Forum du Pacifique Sud adressent à la France un message critiquant vivement le futur référendum sur l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie (3 mars).

■ **TAMPON.** L'agence angolaise de presse ANGOP indique que l'Afrique du Sud tente de créer une « zone tampon » permanente dans le sud angolais où s'abriteraient les contre-révolutionnaires de l'UNITA (3 mars).

■ **REMORQUAGE.** Deux Sud-africains blancs qui ont reconnu avoir attaché un Noir derrière un camion après l'avoir battu, peu avant qu'il ne meure, sont acquittés à Johannesburg (4 mars).

■ **EFFICACITE.** Les Tziganes ouest-allemands protestent contre une publication de l'agence touristique TUI, de RFA, qui prétend



Paris, 15 mars : 30 000 personnes demandent le retrait du projet Chalendon de réforme du Code de la nationalité. Les bébés sont alertés.

Dans une interview au *Monde*, M. Pandraud affirme, en parlant de Malik Oussekin, l'étudiant tabassé à mort par ses services lors des manifestations de décembre dernier : « Si j'avais un fils sous dialyse, je l'empêcherais d'aller faire le con la nuit. »

Puis il continue sur sa lancée, traitant Malik au passe de « raté de la bourgeoisie ».

En réponse à ces aimables propos, 10 000 étudiants et lycéens manifestent le 11 mars au Quartier latin à Paris. Pour sa part, le MRAP condamne « les propos injurieux » de M. Pandraud, et « attend du gouvernement, non seulement qu'il affirme un désaccord avec les propos de M. Pandraud, mais qu'il stigmatise clairement les méthodes utilisées pour réprimer les mouvements étudiants et prenne des sanctions exemplaires contre les meurtriers de Malik Oussekin pour empêcher que de tels actes ne puissent se reproduire ».

Les membres du gouvernement ne

L'HOMME QUI TIRE PLUS VITE QUE SES TROUPES

condamnent pas Robert Pandraud. Seul, M. Malhuret juge malheureux les déclarations de celui-ci.

Quant à Charles Pasqua, il le défend avec cette phrase sibylline : « M. Pandraud n'est pas plus raciste que n'importe quel autre membre du gouvernement. »

Nous voilà rassurés. A noter dans la manifestation, ce panneau : « Si j'avais un père ministre, je l'empêcherais de dire des conneries. »

On a beaucoup glosé dans la presse, sur le caractère volontaire ou non de cette bourde du ministre. Quelles motivations : contenter l'extrême droite, jouer les durs, voire détourner l'attention des médias de M. Pasqua ?

Rappelons que M. Pandraud, candidat, avant d'être ministre, à la députation en Seine-Saint-Denis, avait été accroché par le MRAP local pour d'autres propos de ce genre. On ne se refait pas. Mais on peut toujours changer de métier. □

jet des enfants de couples binationaux, renvoient leurs enfants à Strasbourg, accompagnés d'officiels algériens et de leurs pères (17 février).

■ **DEMISSION.** M. Henri Caillavet, ancien sénateur du Lot-et-Garonne, démissionne de l'Union des athées à la suite de l'adhésion à cette asso-

■ **MINIMUM.** Serge Flaud, un cafetier qui avait tué à coups de fusil un de ses clients algériens, est condamné à 5 ans de prison, dont 3 avec sursis, par la cour d'assises de Carpentras (20 février).

■ **PEINE DIMINUEE.** Marc Beani, l'un des légionnaires assassins d'un jeune algérien dans le

d'Orsay pour que ses parents puissent récupérer leurs passeports, retenus à l'ambassade d'Afrique du Sud et embarquer dans un avion de l'UTA (21 février).

■ **CARMELITES.** Les carmélites d'Auschwitz seront rélogées d'ici deux ans hors de l'enceinte du camp de concentration. Ainsi en ont décidé 17

que Franco avait « manqué d'efficacité » dans l'extermination des Tziganes. La revue est retirée de la vente (4 mars).

■ **INTERDICTION.** La revue israélienne *News from Inside*, éditée par le Centre d'information alternative, est interdite par Tel-Aviv. Son directeur, Michel Warschawski est arrêté et inculpé d'avoir « incité des détenus suspects d'être des terroristes à résister aux interrogatoires ». Cette accusation est fondée sur le fait qu'on a trouvé au domicile de l'accusé un ouvrage expliquant comment on pouvait résister à la torture... (4 mars).

■ **DISCRIMINATION.** A Bruxelles, les étudiants noirs africains s'élèvent contre les mesures décidées par le gouvernement belge de les soumettre à des tests sanguins pour dépister le SIDA. Cette mesure est jugée humiliante, discriminatoire et raciste (4 mars).

■ **EXPULSION.** Rue de la Goutte-d'Or, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, la police procède à l'expulsion de 49 Maliens d'un immeuble pour « raisons

de sécurité ». Ils ne sont pas rélogés, mais accueillis dans un foyer du bureau d'aide sociale de la mairie de Paris. Six Français qui habitaient l'immeuble ont été immédiatement rélogés (5 mars).

■ **AMBASSEUR.** Le chanteur noir américain Harry Bellafonte remplace l'acteur Danny Kaye, qui vient de mourir, comme ambassadeur itinérant de l'UNICEF, aux côtés de Peter Ustinov et de Liv Ullmann (5 mars).

■ **PAS DE SANCTIONS.** En visite officielle à New Delhi, le ministre français des Affaires étrangères, Jean-Bernard Raimond, déclare que Paris maintenait son opposition à des sanctions obligatoires contre l'Afrique du Sud, car celles-ci ne seraient pas « productives » (6 mars).

■ **PACIFISTES POURSUIVIS.** Quatre militants pacifistes israéliens sont présentés au tribunal de Ramaleh (Tel-Aviv). Ils sont accusés d'entretenir des relations avec « des organisations terroristes » pour avoir participé à une rencontre israélo-palestinienne en novembre 1986 à Bucarest (9 mars).

COLERES NOIRES

■ **BLACK BABIES.** 557 enfants noirs sont emprisonnés en Afrique du Sud. Le comité de soutien aux parents d'enfants détenus en RSA signale que 60 jeunes de moins de 17 ans ont été victimes de sévices. L'hebdo sud-africain *Weekly Mail* révèle qu'un garçonnet noir de deux ans a été libéré la semaine der-

rière. Il avait passé huit mois en prison avec sa mère. Poussé dans ses retranchements après ces révélations, le ministre de la Justice de Prétoria a dû annoncer qu'en 1986, les geôles sud-africaines avaient « accueilli » 2 280 bébés. Autre précision : sur les 716 victimes de la répression en 1986, une centaine étaient des enfants et des adolescents. C'est chouette d'être un enfant noir en Afrique du Sud. □

■ **EXPULSIONS.** Les familles sinistrées au lendemain des incendies criminels dans le XX^e arrondissement de Paris occupent le hall de la préfecture. Elles exigent d'être rélogées. La police les a expulsées après la promesse d'un rendez-vous avec le directeur chargé du logement à la préfecture de Paris.

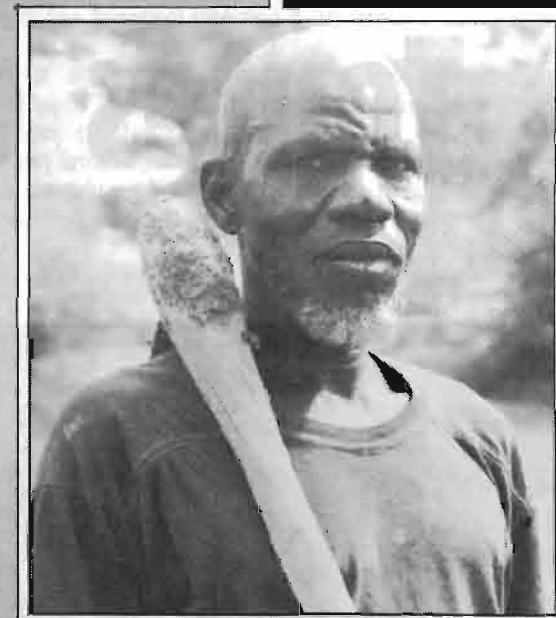
■ **SANCTION.** Le gouvernement suédois décide d'arrêter ses échanges économiques avec l'Afrique du Sud à partir du 1^{er} juillet prochain 1987 (12 mars).

■ **LIBERE.** Mme Elena Bonner annonce la libération du père Gleb Yakounine, condamné en 1980 pour « calomnie contre l'Etat soviétique » (12 mars).

■ **MANIF.** Chiffre officiel : 30 000, chiffre probable = 50 000. A l'appel de plus de deux cents organisations dont le MRAP, des dizaines de milliers de personnes défilent à Paris pour exiger le retrait définitif du projet de réforme du code de la nationalité (15 mars).



PHOTOS : LILY FRANEY



MALI UN PAYS, VINGT ETHNIES

Un Malien sur douze vit en France. Dramatiquement mise en scène par MM. Pasqua et Pandraud et leurs expulsions-charter, cette immigration est surtout signe de pauvreté. Quatrième pays le plus pauvre du monde, le Mali est pourtant riche du mélange de ses vingt ethnies, des Bambaras aux Touaregs.



Djenné : portrait d'homme peul, un grand peuple nomade.

Toutes couleurs

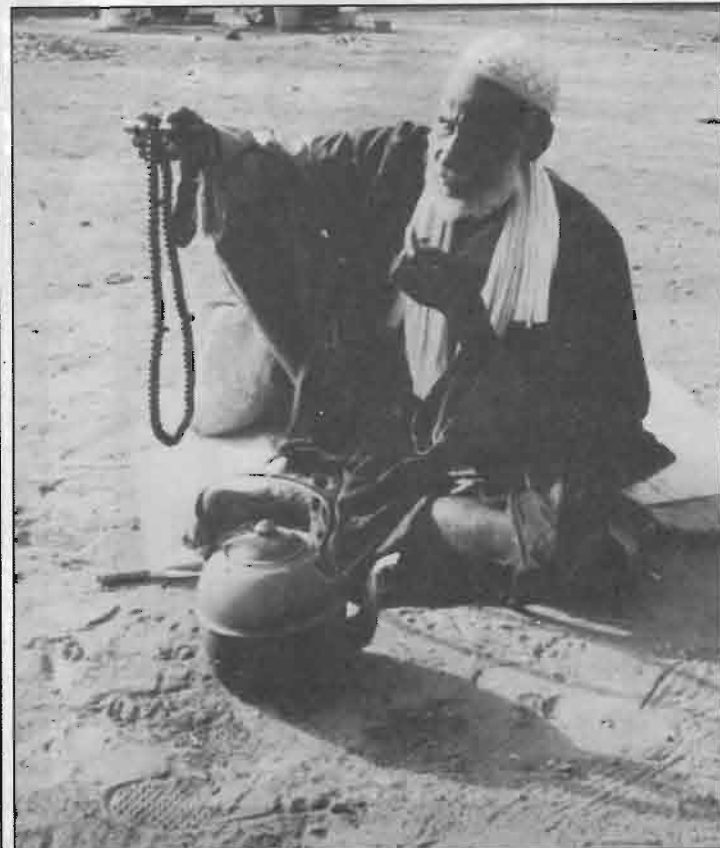
Agé d'une douzaine d'années, les traits fins dans un visage d'un bel ovale, le teint clair, Ibrahim sort de l'école coranique, une table de lecture plaquée sur la poitrine. Dans sa *djelaba* écriue, il ressemble beaucoup aux autres enfants entrevus à la sortie des nombreuses *méd-*

dersas, les écoles religieuses de Djenné. Ibrahim vient vers nous et nous invite à la lecture. Devant notre mutisme, il nous explique dans un français parfait que l'arabe est la quatrième langue qu'il apprend. Comme la plupart des enfants de son âge ayant la chance de fréquenter l'école, Ibrahim a dû, en quelques années, assimiler quatre langues. D'abord sa langue maternelle, le *foula*, le langage des Peuls. Puis le bambara, principale langue véhiculaire du Mali. A l'école publique, il a appris à lire et à écrire en français. Maintenant, il reçoit l'enseignement religieux en arabe.

Au Mali, comme ailleurs en Afrique, plusieurs ethnies vivent côte à côte tout en conservant leurs particularismes, dont le plus évident est la pratique de langues parfois très différentes les unes des autres. La colonisation et l'Islam ont rajouté la leur.

Les langues indigènes commencent seulement à être orthographiées et utilisées pour l'alphabétisation des adultes ou dans des écoles expérimentales. Un programme important, avec le concours de l'Unesco, est entrepris pour généraliser l'enseignement en langue maternelle, tout en conservant le français (langue officielle) comme seconde langue. La situation est loin d'être simple. Les spécialistes dénombrent plusieurs dizaines d'ethnies différentes et six grandes familles linguistiques qui comportent en leur sein de nombreuses variantes. Dans ce contexte, la quasi-totalité des Maliens est au moins bilingue et les lettrés parlent généralement quatre ou cinq langues.

La rigidité des frontières nées de la colonisation, l'existence d'un espace délimité pour les échanges économiques entraînent progressivement la généralisation d'une langue véhiculaire. Au Mali, c'est le bambara, (les



Bamako : devant la mosquée.

Bambaras sont la principale ethnies, estimée à plus du quart de la population totale) qui apparaît le plus souvent comme langue du commerce, des voyages, des rencontres.

Les problèmes du langage ne sont pas les seuls, les fonctions sociales, l'existence de castes, entraînent un cloisonnement assez étanche entre différents groupes. A côté des Bambaras, vivent les Malinkés, les Senoufos, les Sarakollés, les Songhais, les Dogons, les Bobos, les Toucouleurs, les Bozos... sans oublier les Peuls, les Touaregs et les Maures, classés généralement à part en raison de leur teint clair.

Les *a priori* sur la couleur de la peau, existent là-bas aussi. Nous en prendrons conscience en entendant un ami, appartenant à une caste considérée comme basse, se désoler devant la noirceur de sa peau. La comparant à celle d'un de ses proches qui gagne bien sa vie il nous

Tatouages ou scarifications constituent parfois des signes distinctifs supplémentaires.

Du coup, dans les villes, on vend de plus en plus de produits blanchissants pour la peau. Poursuivant leur conquête commerciale, certaines compagnies occidentales ne se contentent plus de vendre aliments et produits manufacturés. A grand renfort de publicité, on vante les cosmétiques qui rendent le teint clair et les cheveux soyeux. De nombreux Africains s'insurgent contre ces pratiques. Les produits sont le plus souvent corrosifs et ont déjà provoqué des accidents.

Pour les trois quarts de la population malienne, la vie est réglée par les structures traditionnelles et le rythme des saisons. Que l'hivernage soit plus ou moins précoce, court ou long, la pluie suffisante ou non, et pour les familles ce

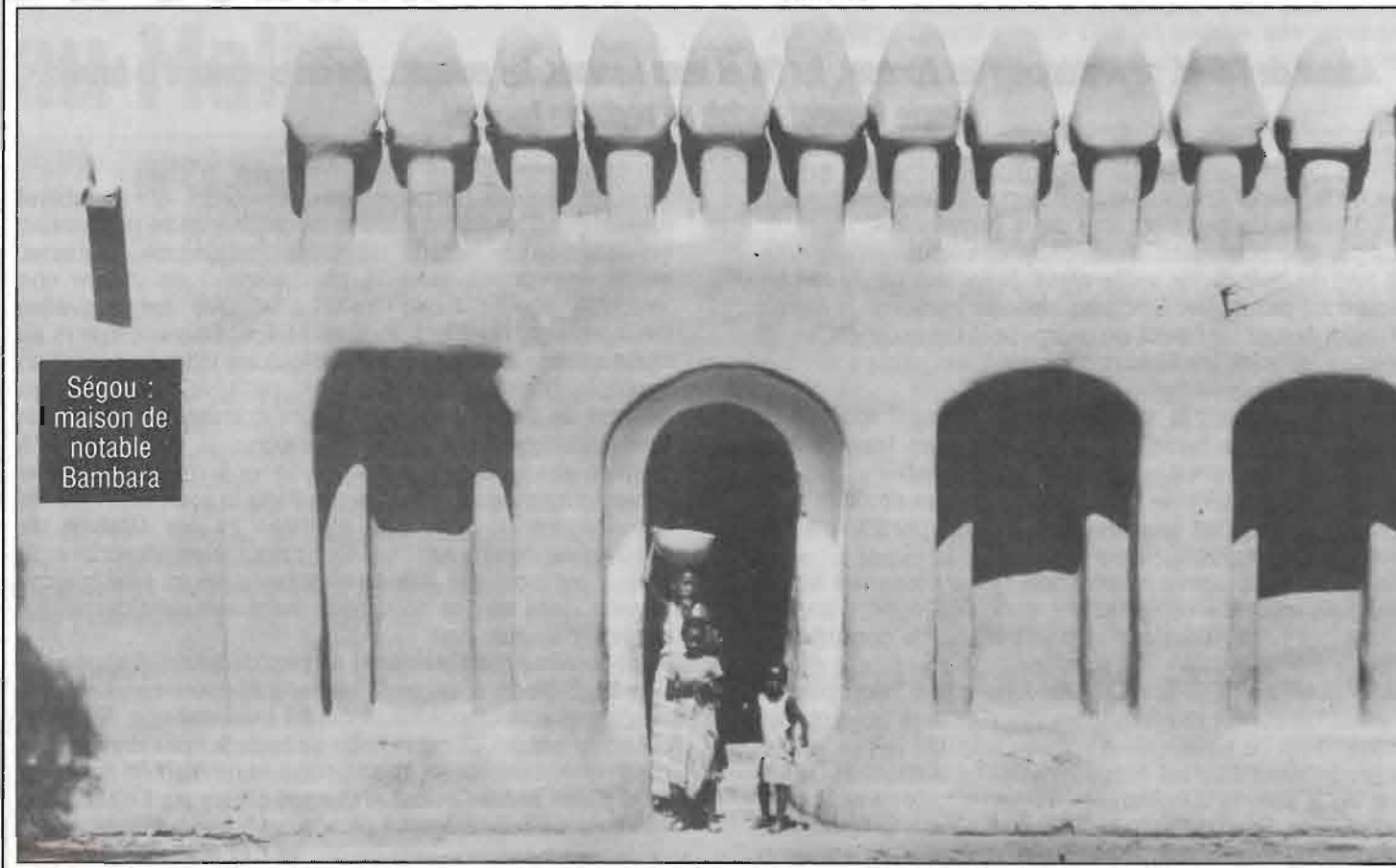
Ainsi, on naît et l'on demeure agriculteur comme les Dogons, éleveur comme les Peuls, pêcheur comme les Bozos...

confiera : « Oui, mais, lui, il a de la chance. Il est beau parce qu'il a la peau claire, ce n'est pas comme moi. »

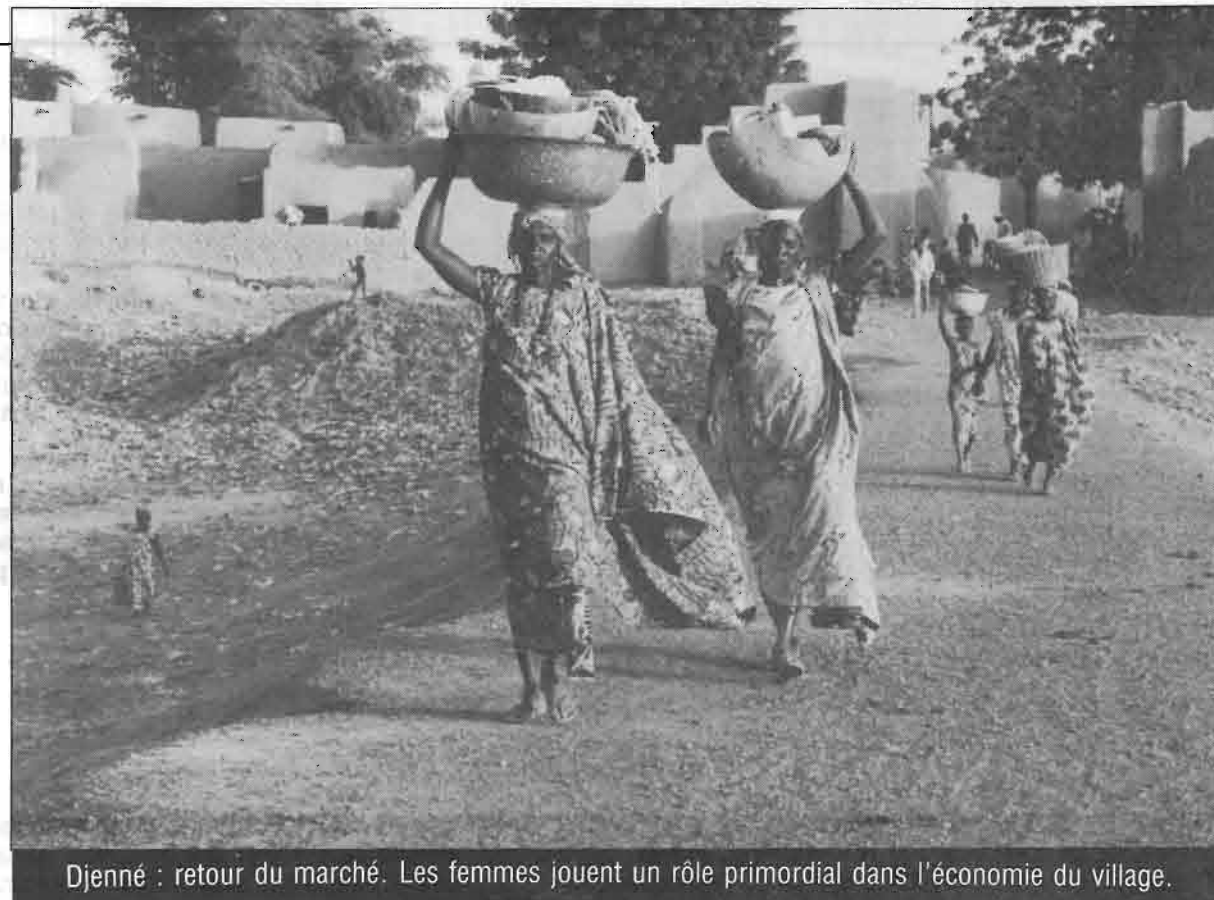
Le teint clair des hommes de certaines castes nobles, d'origine Peul ou Arabo-Berberie, la domination marocaine, la conquête coloniale, puis aujourd'hui l'hégémonie technologique des pays du Nord ont contribué à faire du Blanc, dans l'imagerie populaire, le symbole de la réussite. Aussi existe-t-il une multitude de nuances pour classer la couleur de la peau entre les rouges, les blancs, les gris, les noirs et les bruns, le tout compliqué par des considérations de paternité qui déterminent l'appartenance au groupe.

sera la famine ou l'abondance relative. Le Mali est l'un des quatre ou cinq pays les plus pauvres de la planète. En dehors des villes, l'organisation sociale est définie par l'attribution d'une fonction précise à un groupe, une caste, une ethnies.

Ainsi, on naît et l'on demeure agriculteur comme les Dogons, éleveur comme les Peuls, forgeron comme certains Dellas, pêcheur comme les Bozos, griot comme dans quelques familles Malinké. Chaque fonction attribuée est assurée de père en fils. Les états de noble, d'homme libre ou d'ancien esclave sont encore très marqués. Sans



Ségou : maison de notable Bambara



Djenné : retour du marché. Les femmes jouent un rôle primordial dans l'économie du village.

que cela entraîne généralement de conflits aigus, la préséance est scrupuleusement respectée, soulignée par des plaisanteries traditionnelles.

Les plaisanteries, comparables à nos histoires belges, sont courantes. Le cultivateur dogon considère le Peul comme efféminé, fourbe, peu travailleur, le Peul dit du Dogon qu'il est rustre, balourd et tête brûlée.

C'est ainsi qu'existent les cousins à plaisanterie. Entre deux groupes cousins à plaisanterie, il ne peut y avoir de

paturages dégagés par la baisse des eaux du Niger et du Bani, les troupeaux traversent par milliers la rivière Bani. C'est un spectacle incroyable, réglé comme une grande fête. Pendant des heures, sans discontinuer, les animaux s'élançant comme des troupes au combat, soulevant une poussière épaisse. La pluie, les crues des fleuves régendent aussi la vie des pêcheurs, celle de nombreux voyageurs et commerçants qui profitent des hautes eaux pour se déplacer en pirogue ou en pinasse (barque à fond plat).

Autour de l'aïeul, se regroupent les épouses, les fils et leurs femmes, les enfants... les cases abritant la famille élargie forment parfois un véritable hameau

discorde, les chamailleries, les farces (même de mauvais goût) faisant partie intégrante de la convivialité.

Malgré des conditions d'existence extrêmement pauvres, un taux de mortalité infantile élevé, la société rurale au Mali assure sa pérennité. L'organisation de base est la famille élargie. Autour de l'aïeul, se regroupent les épouses, les fils et leurs femmes, les filles non mariées, les petits enfants et parfois les arrières petits enfants.

Les cases abritant la famille élargie forment souvent de véritables petits hameaux. La plupart des travaux sont organisés collectivement pour le village entier et ne sont pas rémunérés. C'est le cas des labours, des récoltes et de la construction des maisons. Les enfants participent très jeunes à ces travaux.

Chez les Peuls, pasteurs nomades, la vie s'organise autour des troupeaux de vaches d'une race particulière s'apparentant au zébu. Il semble que le but soit de constituer le troupeau le plus important possible, signe du rang social et de la richesse de la famille. Dès lors, on ne vend pas ses vaches, on conserve son patrimoine. Certains économistes considèrent ce phénomène comme négatif : le rendement laitier des animaux est quasiment nul, et la commercialisation de la viande inexistante.

On peut se faire une idée de l'immensité des troupeaux au moment de la transhumance. Pour rejoindre les nouveaux

Ainsi la société perpétue des structures qui semblent immuables. Quand parfois des modifications se produisent, en raison d'un facteur extérieur (commerce, tourisme, petite entreprise), c'est le plus souvent en créant une structure sur le mode traditionnel que les nouvelles fonctions sont remplies. Patrice Maïga, Dogon converti au christianisme et récemment émigré en ville en fournit un exemple frappant. Né dans un petit village près des falaises de Bandiagara, ayant subi comme ses frères les rites initiatiques de la société dogon, il était destiné à cultiver les minuscules parcelles de terre que ses ancêtres avaient arrachées à la montagne. Mais la société singulière des Dogons a attiré les touristes et les falaises de Bandiagara constituent une des principales attractions du Mali. C'est ainsi que Patrice s'est retrouvé en ville comme serveur dans un des nombreux établissements destinés à accueillir les visiteurs.

Beau costume bleu ciel, mais un peu défraîchi, il explique : « *Nous les Dogons, les gens savent qu'ils peuvent nous faire confiance, nous ignorons le vol ou le mensonge, le travail est notre nature. Comme nous ne sommes pas musulmans, nous pouvons travailler dans un lieu où l'on sert de l'alcool.* » Ainsi s'est créé un nouveau groupe parmi les Dogons : les serveurs de restaurant. □

LILY ET JEAN-PIERRE FRANEY

PETITS, PETITES

Petite bouille ronde, de grands yeux noirs, la fillette qui lave son linge sur le bord du fleuve n'a pas plus de trois ans. Pourtant elle s'applique consciencieusement. Elle savonne, frotte, bat et rince le linge avec les mêmes gestes que sa maman. Ici les filles commencent à travailler dès leur plus jeune âge. Leur première tâche est de distraire les nouveau-nés, de les surveiller et dès que leurs frères jambes le peuvent elles transportent les petits sur leurs dos une grande partie de la journée. Les familles ont souvent plus de dix enfants aussi les fillettes partagent-elles avec la mère les multiples tâches ménagères, laver le linge, récurer les chaudrons, s'occuper des plus petits, ramasser et couper le bois, puiser l'eau et la transporter jusqu'à la maison. Dans les campagnes, une part non négligeable des travaux des champs sont réalisés par les jeunes filles. Il n'est pas surprenant que dans ces conditions le taux de fréquentation de l'école par les filles soit très bas.

Les garçons connaissent souvent des conditions un peu meilleures dans les premières années de leur vie, ils ont quelques loisirs et fréquentent plus régulièrement l'école. Pour les plus pauvres, cette trêve est de courte durée. Dès l'âge de six ou sept ans, de nombreux gamins sont livrés à eux-mêmes. Certains n'ont d'autres recours que de mendier leur pitance, d'autres sont embauchés comme apprentis et ne perçoivent pratiquement aucun salaire pour un travail parfois très dur.

Les autres garçons entrent généralement dans la vie active sans avoir terminé leurs études primaires. Ils sont intégrés au travail de leur groupe familial, de leur caste. La plupart d'entre eux perpétueront la tradition et n'auront pas d'autre choix pendant toute leur existence.



Du Soudan au Mali

En proclamant, le 22 septembre 1960, que l'ancien Soudan, dont les frontières avaient été tracées par l'administration coloniale, devenait la République du Mali, le Rassemblement démocratique africain du Soudan signifiait qu'il se voulait l'héritier d'un passé glorieux qui vit la naissance du premier grand empire noir connu en Europe.

L'empire du Ghana (VI-XI^e)

A l'époque où Clovis unifiait les tribus franques, se créait sur les rives du haut Sénégal et du delta central du Niger, un empire : le Ghana, pays de l'or, qui eut une existence continue pendant plus de cinq siècles. Le Ghana fut connu jusqu'en Europe et vit la première grande vague d'islamisation de l'Afrique noire. Et l'on sait que celle-ci s'étendra, tout en coexistant avec l'animisme.

L'empire du Mali (XI-XVII^e)

Au XIII^e siècle, partant du royaume du Mali dont la capitale était proche de l'actuelle Bamako, Keita Soundiata entreprit la conquête d'un empire qui, à son apogée, s'étendait sur l'essentiel des territoires actuels du Sénégal, de la Gambie et du Mali réunis. Un immense territoire de près de 1 500 000 km², soit trois fois la France !

L'empire Songhaï (XII-XVIII^e)

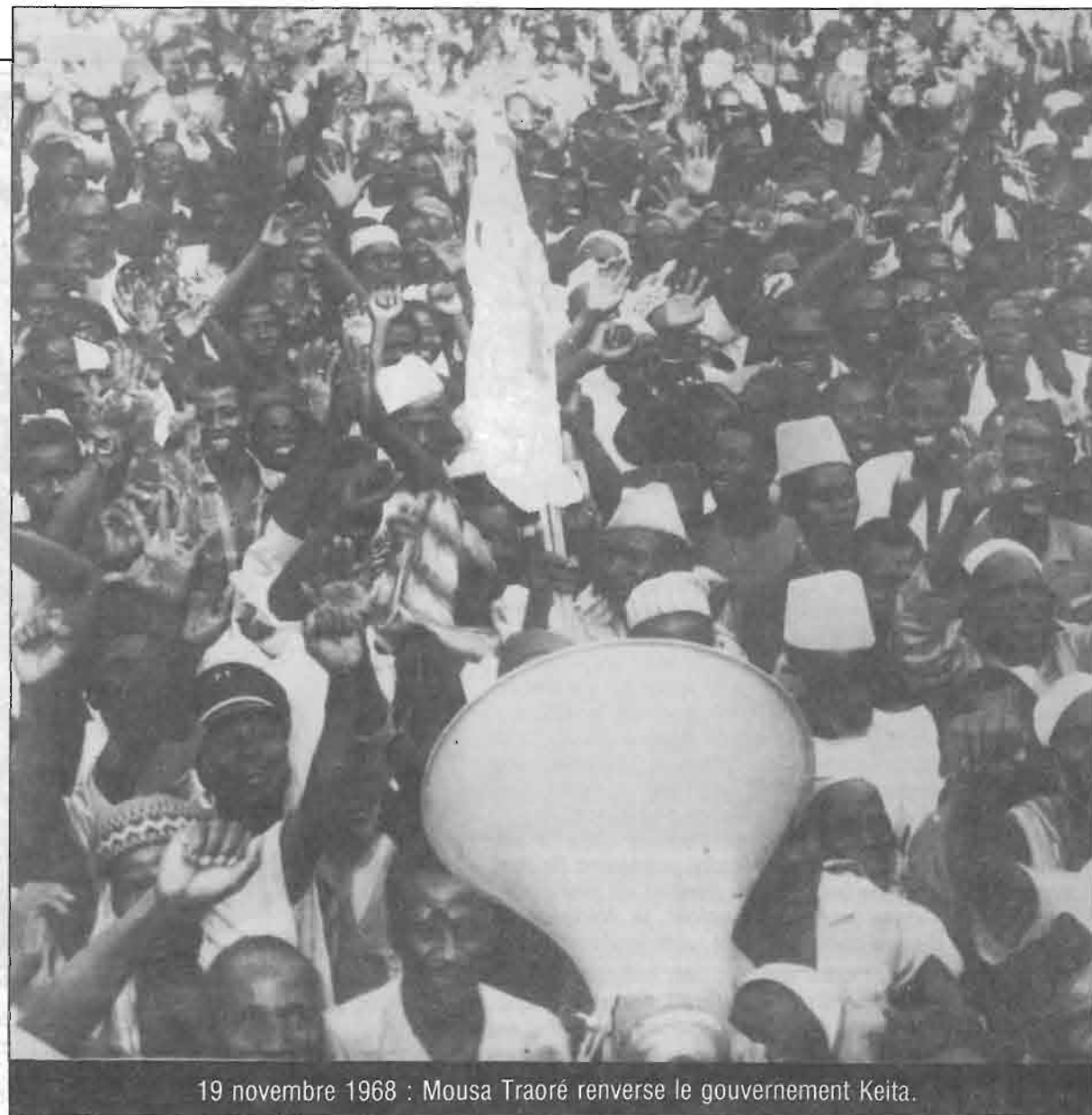
Victorieux de l'empire du Mali, Sonni Ali Ber donna naissance à l'empire Songhaï. Plus tard, Askia Mohamed Touré, fervent musulman, étendit encore les limites de l'empire vers l'est et assura une grande prospérité à sa cour grâce au contrôle de l'or et du commerce, fructueux à l'époque.

Le royaume de Segou (XIII-XIX^e)

Résistant à la conquête marocaine, les Bambaras fondèrent un royaume, dont la capitale Segou était située à quelques kilomètres de l'actuelle Segou. Avec le réveil de l'Islam, El Aadj Omar, fondateur de l'empire toucouleur, mit fin au royaume de Segou, et s'opposa à l'avance des troupes coloniales.

La colonisation (XIX^e)

Au XV^e siècle, eurent lieu les premiers voyages importants d'Européens en Afrique. Ce fut ensuite l'époque des grands explorateurs. Le séjour de René Caillé à Tombouctou en demeure un épisode fameux. Rapidement, les militaires organisent la conquête coloniale mettant fin aux missions scientifiques des explorateurs. Bénéficiant d'une supériorité technologique, les armées de l'empire « pacifiant » l'Afrique de l'ouest. Le 16 juin 1895 est



19 novembre 1968 : Mousa Traoré renverse le gouvernement Keita.

créée l'Afrique occidentale française qui regroupe les territoires du Sénégal, de la Mauritanie, du Soudan (Mali), de la Haute Volta (Burkina Faso), du Niger, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey (Benin) et dont la capitale est située à Dakar. Les limites de ces différents territoires sont le résultat du partage colonial entre les grandes puissances ou des frontières arbitraires tracées par les états-majors.

Recrutement et travail forcés (XX') Parallèlement à la conquête, la France coloniale organise le pillage des pays dominés. Pour assurer la fourniture régulière de matières premières à la métropole, de grands travaux sont réalisés : du chemin de fer de Kayes au grand barrage de Markala, l'essentiel de la main-d'œuvre proviendra du travail forcé. Le premier conflit mondial entraînera le recrutement d'un fort contingent africain. La majorité des travailleurs sénégalais était d'origine bambara.

L'indépendance (1960) À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la victoire de la démocratie sur le nazisme eut des répercussions importantes en Afrique. C'est à Bamako en 1946 qu'est créé le Rassemblement démocratique africain. Le RDA, développant des idées indépendantistes et progressistes, deviendra rapidement la principale force politique des pays de l'AOF. Le statut des colonies est alors celui de l'Union française.

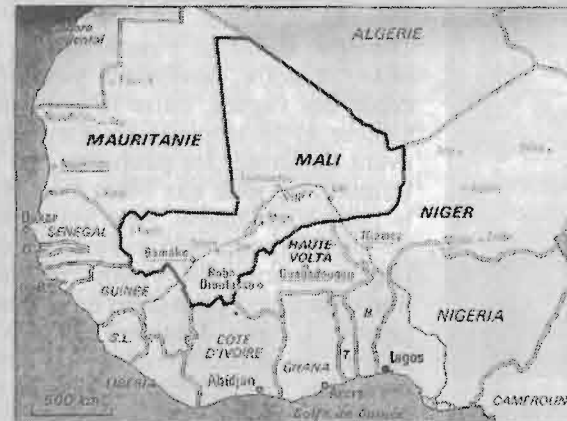
Houphouët-Boigny en Côte-d'Ivoire, Modibo Keita au Soudan, Sékou Touré en Guinée, Léopold Sedar Senghor au Sénégal, sont alors les figures de proue du mouvement indépendantiste. En 1958, est créée la Communauté française. En 1959, le Soudan et le Sénégal forment la Fédération du Mali. Après l'échec de la Fédération du Mali, le 22 septembre 1960, est proclamée la République du Mali. Modibo Keita devient le chef de l'état de l'ancien Soudan français.

Le coup d'état (1968) Le 19 novembre 1968, un coup d'état militaire renverse Modibo Keita, les options socialistes du Mali sont mises en veilleuse, de nombreux militants syndicalistes et politiques sont arrêtés. Le lieutenant Moussa Traoré, actuel président du Mali, s'affirme progressivement comme leader du nouveau régime. Les liens avec la France sont renforcés, les bonnes relations avec l'Union soviétique et la Chine, conservées. En 1973, la mort en détention de Modibo Keita est confirmée. C'est une victime supplémentaire du bagne de Taoudeni situé près de salines isolées, en plein cœur du désert, et où seraient emprisonnés encore aujourd'hui de nombreux détenus politiques. Le régime de Mousa Traoré sera marqué par deux conflits frontaliers avec le Burkina Faso, alors Haute-Volta (1974-1975 et 1985) et surtout par deux grandes sécheresses, (1970-1974 et 1984-1985), dont souffrira atrocement une grande partie de la population du Mali. □

AUSTERITE

La tutelle du Fonds monétaire international a contraint le Mali à une réorganisation de son économie, qui s'est traduite par une austérité renforcée et l'effondrement de certaines industries privatisées (avec, au passage, la constitution de quelques belles fortunes spéculatives). La France, principal partenaire économique, dispose de moyens de pression considérables, notamment en raison de l'importance dans la balance commerciale du rapatriement des fonds des travailleurs maliens en France.

Les cours du coton (principale ressource à l'exportation) se sont effondrés et l'on s'interroge encore sur l'arrivée importante de céréales, aide des Etats-Unis, alors que les récoltes sont excédentaires cette année et que de nombreux paysans n'ont pu vendre leurs produits. Ces phénomènes, dramatiques pour l'économie, n'ont cependant que des répercussions secondaires pour une grande partie de la population. Les paysans les plus pauvres vivent dans les conditions précaires d'une quasi-autarcie.



1200 000 km² (deux fois la France)
8 000 000 habitants dont 3/4
de population agricole et 50 %
de moins de 20 ans.
70 % de musulmans, et forte influence de
l'animisme.
PNB : environ 1 000 F par an.
Dette extérieure : 1 milliard de dollars,
soit l'équivalent du produit
intérieur brut.



Djenné : nourriture distribuée aux enfants

L I V R E S D'ICI ET D'AILLEURS

CORPS A CORPS. Depuis plus de dix ans la revue *Quel corps ?* n'a cessé de poser et d'analyser les questions touchant aux divers types de fonctionnements et de représentations (réels, imaginaires, médiatiques, etc.) de la machine corporelle et d'ouvrir sur ces thèmes la brèche d'une réflexion en profondeur. Du corps individuel aux « corps » collectifs et de leurs avatars : historiques, sociaux, politiques... D'aucuns ont reproché à cette revue de tendre au constat réducteur : sport = fascisme ; ce serait nier l'éventail d'analyses tous azimuts qu'au fil du temps la revue a produit. Comme autant de miroirs où se démultiplient et se réfrac-



A. SENNA



A. SENNA

tent des problèmes intimement liés aux idéologies et aux modes de vie qui – et c'est selon – privilégient telle ou telle image du corps : quitte à nier sa réalité multiforme.

A cet égard, la toute récente publication d'un recueil d'interviews et d'articles critiques (dont de remarquables contributions : celles de Michel Foucault, Vladimir Jankélévitch, Paul Virilio...) fait événement.

Un livre-essai qui aborde les questions du corps par rapport au pouvoir, à l'oppression, la violence, l'espace, etc.

Une tentative de ne pas laisser macérer ce sujet qui nous concerne tous dans le bain tiède spectaculo-médiatique (TV, presse spécialisée sport/beauté, etc.) où notre société le confine sous l'alibi des hédonismes de surface. □

J.-J. P.

Quel Corps ?, éditions de la Passion, 258 bis, rue de Paris 93100 Montreuil.

BONNE NUIT. *Eitima*, qu'est-ce que c'est ? Peut-être un prénom de fille venue d'une contrée lointaine, ou bien le titre d'une chanson douce, venue de sous les palmiers, une danse exotique, une musique qui sent bon le soleil. C'est un peu tout cela. A l'envers, *Eitima* c'est Amitié, l'amitié qui fait s'aimer les enfants de tous pays avec leur différences, et au-delà.

Cinq histoires ou poèmes écrits par cinq auteurs venus d'Uruguay, du Viêt-nam, d'Algérie, de Guadeloupe et d'un pays qui n'a pas de frontières pour un Tzigane, le monde.

Dialogue avant de s'endormir, la première histoire, invite au voyage, au creux des vagues, entre le tropique du Cancer et le tropique du Capricorne, avant de fermer les paupières. Le rêve terminé, on joue aux billes avec Hung, le petit Vietnamien. Puis, on s'éprend de liberté quand arrive Justo, l'enfant tzigane et son chat Voyou, réincarnation d'un grand-père chéri qu'il vient de perdre. L'école, l'univers heureux des mêmes qui se découvrent et qui deviennent amis, car ils n'ont pas encore eu le temps d'apprendre la haine et le mot racisme.

Et, comme tout finit bien, on termine le livre avec la chanson de la pluie qui trépigne sur les tôles ondulées, au pays du manguier et des *mabouyas*, le lézard gris et blanc.

« Il pleut.../Viens enfant/Viens petit monde/écouter la chanson d'amour d'une gouttelette d'eau/Viens jusqu'ici avec moi, écouter pleurer la pluie/Dans une autre langue qu'ici. »

Avant de s'endormir le soir, il fera bon mettre ce livre sur la couverture, et le garder précieusement comme on garde un ami. De chouettes histoires à se raconter entre parents et enfants quand le sommeil est encore loin. □

MARIETTE HUBERT

Eitima, par Norah Giral-di-Dei Cas, Tanh, Gérard Gartner, Keltoum Guerbi, Liliane Liseron. Ed. Le grain de sable.

VRAIE DAME. A la fin du XIX^e siècle, Isabelle Eberhardt, une femme éprise de liberté, quitta la Suisse pour s'en aller en terre d'Islam, en Algérie où ses attitudes et son comportement défrayèrent la chronique parmi les « gentils

colonisateurs français ». Travestie en homme, convertie à l'Islam, mariée à un Algérien, elle mena une vie hors du commun, mais de courte durée, puisqu'elle mourut à l'âge de vingt-sept ans (1).

De ses périples à travers le Sahara, de ses rencontres avec le peuple algérien misérable, sont nés des ouvrages aujourd'hui introuvables, dans lesquels est rapportée la vie des colonisés et des colonisateurs. Toutefois, plusieurs nouvelles viennent d'être rassemblées dans le recueil *Yasmina*, qui est d'ailleurs l'un des titres d'une de ces nouvelles. Isabelle y aborde les problèmes qui se posent à la femme algérienne à cette époque. Victime de l'injustice des hommes, des traditions et de la colonisation, on la retrouve soit soumise et cloîtrée, soit prostituée lorsque l'amour d'un *roumi* (2), ou tout simplement la misère, la jette sur le trottoir, dans les maisons closes.

Dans *M'Tourni (le Converti)*, on perçoit à travers l'itinéraire religieux de l'Italien catholique devenu musulman, celui d'Isabelle, devenue Si Mahmoud. Le lancinant appel du désert, telle la mélodie du *muezzin* à l'heure de la prière, les terres arides, crevassées et déchiquetées par le soleil, voilà la raison de vivre d'Isabelle. Les dunes de sable mouvant, le silence et la solitude exacerbèrent son mysticisme et sa foi maraboutique.

Aussi, est-elle exaspérée lorsqu'elle voit dans la colonisation de l'Algérie, l'écrasement des structures fondamentales de l'Islam et de la culture d'un peuple. Le mépris qu'elle affiche envers les colons, lui vaudra d'être mise au ban d'une société qui ne tolère guère les incartades d'une excentrique qui a préféré le *burnous* et les bottes de cavalier aux chemisiers en dentelle et aux jupes froufrouantes des dames respectables. Les inconditionnels d'Isabelle seront d'autant plus ravis que les éditions Actes Sud viennent de rééditer *Lettres et Journaliers* textes d'une écriture troublante qui nous apportent des témoignages essentiels sur la colonisation de l'Algérie. Certains d'entre eux figuraient sur des manuscrits maculés de boue qui furent retrouvés après l'inondation qui coûta la vie à Isabelle à Aïn Sefra en 1904. □

M. H.

(1) Voir *Différences*, n° 48, septembre 1985.
(2) Mot arabe désignant autrefois les Romains. Aujourd'hui, par extension, il désigne les Français, les Européens.

Sables de Delacour et Huleu, éditions Liana Levi.

Lettres et Journaliers d'Isabelle Eberhardt, présentation et commentaires par Eglal Errera, éditions Actes Sud.

Différences - n° 66 - Avril 1987

A E V I T E R

COUSCOUS-FRITES.

Martine Muller a décidé de jeter l'anathème purement et simplement sur ces couples biculturels, que l'on appelle mixtes, et plus particulièrement sur les unions franco-maghrébines. Ce livre donne le grand frisson du début jusqu'à la fin et vous laisse une sensation de malaise. Elle frôle la xénophobie et ne laisse aucune chance à ceux ou à celles qui ont choisi de vivre avec un conjoint de culture différente. Ça sent la mauvaise cuisine (n'est-on pas en plein mélange, en pleine mixture ?) et on croirait entendre les ragots d'une concierge de bas-étage avec un vocabulaire plus choisi, bien sûr.

Ce livre est avant tout un acte de vengeance. Martine Muller a elle-même contracté un mariage avec un Tunisien qui s'est avéré être malheureux. Elle projette donc l'échec de son union sur tous ces couples, qui, pour elles, ne peuvent qu'entraîner drames psychologiques et phénomènes de rejet de la société. Un bon conseil, ne vous unissez qu'avec des gens de votre sorte ! Il n'y a qu'un pas à franchir pour prêcher l'endogamie.

Selon Augustin Barbara, les mariages « mixtes » sont une sorte de laboratoire de la relation conjugale en général. Ce n'est certes pas l'avis de Martine Muller qui n'a même pas proposé un point de comparaison avec un mariage monoculturel où, là aussi, deux personnes ont à apprendre à se connaître et se respecter mutuellement.

Un moment du livre se révèle particulièrement cinglant pour celles qui ont ou qui vont choisir un partenaire étranger. Les Françaises qui épousent des Maghrébines sont, en général des provinciales, pas trop dégourdies et peu instruites, qui, ayant elles-mêmes des problèmes avec leur propre famille, s'en vont se jeter aveuglément dans les bras de ces hommes immigrés, eux-mêmes en

proie à la détresse provoquée par l'exil. Les citadines, toujours selon l'auteur, plus évoluées, rechignent davantage à se lier avec « l'étrange » partenaire. Bécassine, c'est ma cousine...

Une part importante est faite aux enlèvements d'enfants. Le quart du livre y est consacré. Le problème existe, il est vrai, personne ne peut le nier, tant le vide juridique apparaissant entre les lois de deux pays dont l'un a subi l'emprise de l'autre est grand. Mais, là encore, on tombe dans la vulgaire caricature. « *Les couscous pommes frites* », nom donné, il paraît, aux enfants de couples mixtes, sont des bâtards.

L'image du Maghrébin n'est autre que celle d'un salaud qui s'empresse de faire des gosses à sa femme française, la laisse tomber et lui enlève ses enfants. L'exception fait la règle. L'auteur ne conçoit pas qu'un mariage franco-maghrébin puisse réussir. Le malheur est le lot de celles qui ont osé transgresser les lois de leur groupe pour s'adonner à des plaisirs que leur offrent les sexes (circoncis) de leur partenaire. Il faut lire ou relire le très bon livre d'Augustin Barbara *Mariages sans*



A. SENNA

frontières (Ed. Le Centurion) et prendre avec des pincettes l'ouvrage de Martine Muller, qui s'est donné bonne conscience en le faisant préfacier par Charles-André Julien, doyen honoraire de la faculté de lettres de Rabat, professeur honoraire à la Sorbonne. A ne pas mettre entre toutes les mains. □

M. H.

Couscous pommes frites, le couple franco-maghrébin d'hier à aujourd'hui, de Martine Muller, éd. Ramsay.

IRONIE. *Je ne vais pas bien, mais il faut que j'y aille...* Drôle de vrai titre pour une énième œuvre signée Maurice Roche et sous-titrée : roman. Manière pour un homme sans masque et sans filet de lancer un nouveau coup de dé ; impromptu, nécessaire, comme nos garces de vies (quoi qu'il en soit de leurs chemins imprévisibles et singuliers) ne cessant de se jouer dans l'ici et le maintenant.

Est-ce parce qu'il fut d'abord musicien et critique inspiré (1) que Maurice Roche sait faire vibrer sa prose d'un *vivace* allègrement macabre et l'arpèger d'un rire muet, d'un décapant rictus qui nous retrouve l'œil à la lire ?

Très *a capella*. c'est l'un des écrivains de dernière cuvée à nous déciller les mirettes en s'avançant sur la corde raide biographique avec une économie de moyens qui n'a plus rien à perdre dans sa netteté d'écriture. Et Roche (qui n'amasse pas mousse) sait s'offrir au rebond comme aux calembours graves et rendre à la césure ce qui lui appartient.

Parler en bien de son bouquin, ce serait le citer. Et c'est là qu'il dérange, ce plumeux non-dupe qui nous tient au collet de ses bons (ou mauvais) mots. « *Ecrivain parce que malheureux, malheureux car écrivain...* Le dernier livre remonte déjà à quelques années... Un succès ? Gros tirage ?... En particulier pour se faire payer !... Comment rendre visible les deux souffles : celui de l'écrivain et celui de la respiration ? » Des rages de scripteur lucide consommant par savant KO (cahots ?) pas mal de nos néo-romans pour ne livrer que « l'os » de vivre, d'aimer, et d'apprendre à mourir. D'aucuns feront la bouche pincée ? Ce serait méconnaître l'ironique et cursif talent d'un écrivain à vif restituant au filage des jours et des nuits tous les mini-avatars mortels qui s'y trament. Une écriture rythmée au sablier où poudroie le plus bel humour noir pour que survive la vie ; un style — presque un scalpel — à redonner le mors aux dents. *Avanti*, lecteurs, le plaisir est au bout du chemin ! □

J.J.-P.

(1) *Monteverdi*, par M. Roche dans la collection *Microcosme/solfèges* (éd. du Seuil).

Je ne vais pas bien, mais il faut que j'y aille, de Maurice Roche, (Ed. du Seuil, coll. Fiction et Cie).

Le Festival du film de femmes de Créteil a accueilli pour la première fois en France, l'œuvre intégrale d'une réalisatrice d'Europe de l'Est.

Avec l'hommage à Vera Chytilova, le Festival de Créteil nous invite à revisiter les années soixante. 1962 : Vera Chytilova a trente-trois ans et présente *le Plafond*, film diplômé où l'on découvre déjà l'ironique et tendre Vera. Elle a fait divers apprentissages avant de plonger dans le cinéma. Comme la protagoniste du *Plafond*, elle a été mannequin, a étudié les claquettes... Dès le début, ce cinéma-là affirme son irrévérence : les images sont mobiles, la caméra raconte le temps des copains, s'attarde sur les objets en oubliant les personnages. D'ailleurs, il n'y a pas de personnages au sens classique, Vera Chytilova nous entraîne dans une promenade de quelques jours ou de quelques heures. Parfois telle un écolier inventif, elle détourne le sujet imposé... Elle fabrique ainsi *Quelque chose d'autre*. Le titre du film résume tout à la fois le propos de l'auteur et les aspirations des deux femmes qu'elle nous montre. L'une, gymnaste, est bien réelle. Chytilova la suit dans son entraînement quotidien, dans ses efforts pour améliorer, jour après jour les performances. L'autre, une ménagère, est imaginée.

Pour se distraire de l'ennui de sa vie de mère de famille et de femme au foyer, elle s'est trouvé un amant.

« *Ces deux destinées aboutissent, simultanément à une crise et à l'échec ; l'une parce qu'elle a tout sacrifié, l'autre parce qu'elle n'a rien sacrifié.* »

Les *Petites Marguerites* reste son film le

plus célèbre. Ces deux héroïnes, car, cette fois, Chytilova s'installe dans la fiction, sont jeunes, jolies et parfaitement désabusées. Punk avant la lettre, elles arborent des maquillages grotesques, et répondent *no future*, tout en s'empiffrant aux frais des hommes qu'elles exploitent sans pitié.

Chytilova a dit de ce film qu'il est un document philosophique grotesque. C'est l'année soixante sept qui voit l'éclosion de ces *Petites Marguerites* et le printemps de Prague et les révoltes de la jeunesse un peu partout en Europe sont dans le paysage. Chytilova ne fait pas la morale, ne nous fournit pas une démonstration au cordeau. Elle dynamite la narration, la joliesse des images, son film explose littéralement.

« *Délire contrôlé* », a-t-on écrit de ce film. La formule vaudrait vingt ans après pour la fin d'« *Après-Midi d'un faune*... »

Transgression permanente, du genre documentaire, on se balade dans Prague avec un vieux séducteur aux charmes déclinants et aux illusions permanentes, tout en méditant d'une manière douce amère sur le temps qui passe et qui maltraite davantage les femmes...

Dans les films de Chytilova, le temps ne s'arrête

pas, l'histoire, celles des pays et des hommes les traverse, elle se contente de nous renvoyer, avec un sourire, des images lucides, avec un soupçon d'irréalité, pour qu'on les aime. □

CHRISTIANE DANCIE

A lire : *Jeune cinéma tchécoslovaque*. Ed. *Premier Plan*, septembre 1969.



Vera Chytilova

PRINTEMPS TCHEQUE

CARTES BLANCHES

Hind Rostom, la séductrice volcanique du cinéma égyptien, le livre choix de Souhel Ben Barka : un bon cru pour le 5^e Festival du cinéma arabe.



Hind Rostom

où le réalisateur montre une fois encore sa préoccupation sur la condition des femmes dans son pays.

Dans *Chafika la Copte* (1962), de Hassan El Imam, spécialiste des portraits féminins superficiels, Hind Rostom incarne le destin d'une danseuse orientale copte qui humilie un pacha, puis tombe dans la marginalité... Assez mélo, mais typique.

Le deuxième bénéficiaire de l'hommage est Niazi Moustafa (1911-1986), bon technicien du film et l'un des pionniers du Studio Misr, formé en Europe dans les années 30. Auteur de près de 140 (!) films, ce prolifique cinéaste débordant d'énergie a tout fait : films patriotiques baclés, westerns bédouins, bluettes, films policiers, mais c'est un auteur bien représentatif de la comédie commerciale égyptienne.

Un des grands moments du festival sera la « carte blanche » de Souhel Ben Barka, car les six films qu'il a choisis illustrent les richesses potentielles et les faiblesses de la cinématographie marocaine.

Quand murissent les dattes (1968), d'Abdulaziz Ramdani, traite de l'affrontement, éternel, entre tradition et modernité en utilisant abondamment un folklore quelque peu plaqué. De Mohamed Tazi, *Vaincre pour vivre* (1969) est un film commercial d'action, très hétéroclite dans les recettes auxquelles il fait appel, avec la belle Leila Shenna et le chanteur à la voix d'or, Doukkali.

Réalisé en 1970, *le Trésor infernal* de Mohamed Asfour, très artisanal du fait des moyens matériels limités de son auteur, est une sorte de film de cape et d'épée sur l'enlèvement d'une princesse dans une caravane qui allie divers éléments des cinémas populaires de tous les pays. *Al Kanfoudi* (1978) de Nabyl Lalou est une comédie facile proche du théâtre filmé.

Des critiques sévères ont estimé que ces films ont outrageusement exploité des recettes et des trucs des cinémas égyptien et occidentaux. A vous d'aller juger ! Beaucoup plus sérieux, on pourra voir dans cette sélection marocaine qui donne, au fond, un résumé de l'histoire du 7^e art dans le pays (2) de Souhel Ben Barka lui-même, le très important *Les mille et une mains* (1972) dont on se rappelle : il a été largement diffusé en France et au Maroc, c'est une dure dénonciation de l'exploitation sociale, quasi féodale dans le pays, à travers le clair symbole de la mise en esclavage de fillettes dans les fabriques de tapis de la capitale du Sud. A revoir, ce violent cri pour la justice !

Enfin, *le Mirage* d'Ahmed Bouanani (1980) promet beaucoup car il renouvelle, par sa beauté plastique, ce qui s'est jusqu'ici fait dans le pays (*Wechma*, *El Chergui* mis à part), et parce qu'il puise aux sources du conte populaire maghrébin pour illustrer la quête initiatique d'un homme pauvre qui a trouvé de l'argent dans un sac de farine... Une jeune cinématographie d'un vieux pays raffiné à suivre de près ! L'idéal serait de voir le maximum des films proposés par ce festival, car ils donnent une idée de ce qui se fait dans huit pays arabes, avec des réussites et des échecs, reflets de la crise culturelle actuelle dans ces pays, reflet également d'un malaise dans le cinéma qui est bien universel. □

YVES THORAVAL

(1) Dans mon petit livre *Regards sur le cinéma égyptien*, dont une réimpression paraîtra en mai 1987 aux éditions L'Harmattan.

(2) On pourra bientôt tout savoir sur les cinémas de tous les pays arabes actuellement, grâce au numéro consacré par *Cinémaction* au *Cinéma arabe aujourd'hui*, 200 pages illustrées, à paraître en juin 1987.

Sauve qui peut Kassav'

« *Zouk-la se sel médikaman nou-ni* ». Jacob Desvarieux, Georges Décimus. Jocelyne Béroard (en couverture) et la bande Kassav' ont trouvé des remèdes à la morosité, mais pas à l'amour, ni à la vente. En tête des hits en France et en Afrique, découverts avec bonheur au Brésil et aux Etats-Unis, Kassav' fait sortir la musique antillaise de son ghetto.

Musique de boîte, musique répétitive, plagiat de musique traditionnelle, perte des racines... Tels sont les reproches les plus communément attribués au zouk. Néanmoins, le zouk touche plus de gens à travers le monde que ne l'ont fait des groupes vedettes français tels que Téléphone, et, a fortiori, les groupes antillais. Pourquoi un tel succès ?

Il est certain que le relais pris par les radios dans les îles et en métropole, ainsi que la programmation quasi exclusive dans les boîtes black de la capitale, favorisent l'émergence de ce style musical. De plus, le fait qu'elle soit issue d'un ghetto, confère à cette musique un intérêt supplémentaire aux yeux du public blanc, phénomène déjà observé dans l'histoire pour le cha-cha, la salsa, le reggae, mais évidemment aussi pour le blues et le rock n'roll.

Par ailleurs, le caractère attrayant du zouk ne peut laisser insensible, même ses détracteurs : sensuelle, chaude, favorisant les contacts créative musicalement car intégrant des influences musicales diverses, mais surtout provoquant chez l'auditeur une irrésistible envie de danser.

Néanmoins, le succès se place aussi sur un plan interculturel, puisqu'il concerne directement les échanges entre les gens sur un axe Antilles-Europe, mais aussi Antilles-Afrique (avec une sensibilité à l'Afrique du Sud) et Antilles-Amérique. Ainsi, la récente tournée brésilienne de Kassav' s'est déroulée en partenariat avec d'autres formations dans le cadre de Musique métisse. L'axe Antilles-Antilles n'est pas oublié : le groupe emprunte à la culture haïtienne en créant il y a quelques années le tube Zombie. Une révolution dans les cases de Martinique et Guadeloupe.

D'autres aspects soulèvent des réactions négatives chez les musiciens et les spectateurs. « Le danger n'est pas dans le succès du zouk, mais dans le risque d'abandon de notre culture. (...) Le public antillais est conditionné par le zouk », déclaraient récemment les musiciens de Malavoi au Matin. Cette critique est nourrie par une opinion qui veut qu'on ne construise pas sans déconstruire.

MIZIK ET



Le risque est réel de voir disparaître les mélodies traditionnelles antillaises. De plus, si l'on admet que le zouk est une évolution de la ka-danse (musique antillaise) qui aurait assimilé les cuivres de la salsa, les rythmes de base du mérengré, la basse et la caisse claire du reggae, sur des guitares africaines, on peut alors démontrer que la création n'en est pas véritablement une. L'avenir du zouk reste incertain, et les plus méchants vont jusqu'à dire qu'un pic est déjà atteint. Une descente rapide serait à craindre, avec à la clé un retour aux sources. Mais peut-on mettre en concurrence le zouk et la musique de Malavoi ou d'Exile One ? □

J.-L. G.

Georges Décimus et Jacob Desvarieux.

KASSAV' EN TOURNEE

- A Paris au Zénith : du 30 avril au 9 mai.
- En province départ de Pau le 7 avril, arrivée en beauté au Printemps de Bourges le 24.
- A l'étranger, attention, ils seront partout : à Bruxelles le 25 avril, en Italie du 12 au 16, aux Etats-Unis du 22 au 25, avec trois concerts dans les quartiers chauds de New York Manhattan, Brooklyn, Queens, au Canada le 29 et le 30 avril.

KASSAV' EN DISQUES

Chez GD production - Sonodisc Kassav' GD 27 - GD 022 et Siwo, le nouveau Jocelyne Béroard GD 36 - Enfin un ancien Kassav' chez LM Production Disio Deal dist. DD 320-LM 6011.

Différences : Vous jouez du zouk. Qu'est-ce que c'est ?

Jocelyne Béroard et Jacob Desvarieux : Avant le zouk, il y avait d'autres styles musicaux comme la ka-danse qu'on entendait partout aux Antilles. Puis, il y a eu de la part des musiciens l'envie de produire des sons plus élaborés et surtout plus précis, moins fouillis.

Tout cela s'est fait en occidentalisant un peu les thèmes traditionnels antillais, avec une musique un peu plus funky. Pour la guitare par exemple, on s'est mis à créer des *gimmiks* (petits refrains) qui sont supportés par une basse très syncopée et ultra-précise. Et puis il y a eu l'adjonction de chœurs, de cuivres et de synthés, éléments empruntés à divers styles musicaux.

Différences : Le zouk ça veut exprimer quoi ?

J. B. : Ça exprime d'abord la joie de vivre. Celle qu'on rencontre aux Antilles. Celle du soleil, des palmiers et des mers chaudes. C'est surtout l'expression de la jeunesse antillaise, bien que les anciens s'y retrouvent aussi.

J. D. : Avec cette musique tu oublies tes problèmes, parce que tu as tellement envie de danser, de bouger... Un des tubes de Kassav', c'est *Zouk-la se sel médikaman nou-ni*. Tu comprends ?

Différences : Quel est le cheminement de Kassav' ?

J. B. : On a tous des cheminements personnels, et, pour ma part, ma rencontre avec le groupe s'est opérée en 1980, pour une collaboration définitive fin 1982-début 1983, c'est donc récent. Auparavant, j'avais fait d'autres choses avec d'autres gens tels que Bernard Lavilliers et les Gibson Brothers aux Etats-Unis. Mes influences musicales sont surtout jazzy et brésiliennes.

J. D. : Moi j'ai fait beaucoup de ka-danse, avec Georges Decimus (le bassiste) avec qui nous avons fondé le groupe.

Différences : Quelles sont les qualités d'un bon musicien de zouk ?

J. B. : En tant que chanteuse, il faut savoir rester naturelle.

J. D. : Il faut avoir soi-même envie de bouger et sentir la musique.

Différences : Qui va assister à un concert de zouk ?

J. B. : Aux Antilles, absolument tout le monde, sauf les infirmes !

J. D. : A Paris, ça a beaucoup changé : au début il y avait plus de 90 % d'Antillais. Maintenant il y a 70 % de Français (sic) : des branchés, des jeunes, des gens pas très riches et qui aiment se défoncer.

Lorsque nous sommes allés jouer en Afrique, nous avons organisé deux types de concert : pour les riches où

l'entrée était fixée à plus de 300 F, et pour les moins fortunés, à des prix corrects. Ça a toujours été plein et l'ambiance était formidable dans les deux cas.

Différences : Vous vous êtes produits en métropole au Zénith avec un énorme succès, mais aussi en Afrique, puis au Brésil. Est-ce que vous n'avez pas rencontré un problème de langue qui freine la communication ?

J. B. : Le créole, c'est la langue des Antilles. Mais la musique qu'on fait, elle, est internationale, et il n'y a donc pas de barrière de langue.

J. D. : Quand on est sur la scène, où que ce soit, et qu'on voit tout le monde quitter ses chaussures, comme c'était le cas en Côte d'Ivoire, où même les femmes de ministres se sont mises à zouker, on se dit qu'ils nous ont compris.

Différences : Y-a-t-il des thèmes favoris dans vos chansons ?

J. B. : Oui, la joie de vivre, la musique remède à l'amour, mais aussi la mort, l'esclavage, l'Afrique...

J. D. : Il n'y a jamais de tristesse dans ce qu'on chante, même si on parle de la mort. Tout le côté traditionnel de la chanson antillaise est devenu un peu moins sérieux.

Différences : Etes-vous sensibles à ce qui se passe en Afrique ?

J. B. : Pour ma part, enfant, l'Afrique était quelque chose de mythique. Mon premier voyage fut une découverte, concrétisée ensuite par les tournées en Afrique de l'Ouest. Je n'ai pas réellement retrouvé de racines, mais musicalement, il est certain qu'on note des similitudes.

J. D. : Ça fait partie de notre musique et notre culture musicale, notamment le reggae.

Différences : Pour vous Jocelyne Béroard, est-ce que votre succès n'est pas double : en tant qu'Antillaise et en tant que femme ?

J. B. : C'est certain ! La femme antillaise n'a jusque-là pas eu le droit de toucher à la musique traditionnelle, à de rares exceptions près. Il est vrai aussi que je suis dans ce domaine parmi les premières.

J. D. : ???

Différences : Qu'est-ce qu'une femme apporte au groupe ?

J. B. : Un certain côté féminin, doux et sensible, notamment dans les textes. Mais, elle a aussi un petit rôle maternel.

J. D. : C'est un peu notre maman à tous.

Différences : Quels sont vos souhaits personnels en ce qui concerne l'avenir du zouk ?

J. B. : Que cela ne soit pas un phénomène de mode. Je ne le pense pas au vu de notre succès.

J. D. : Faire connaître le zouk partout dans le monde. Pour ma part, j'irais bien en Orient. Là-bas, ils ne nous connaissent pas encore... □

Propos recueillis par
JEAN-LOUIS GAILLARD

PAWOL



AGENDA

31 au 6 avril, kermesse annuelle de la commission centale de l'enfance, 14, rue de Paradis, 75010 Paris.

3 *Burning Spear*, la continuité rasta, au Zénith. Le 4 à Marseille, le 5 à Nice, le 6 à Lyon, le 7 à Toulouse, le 8 à Toulon.

6 *Autograph*, le plus populaire des groupes rock russes, un des leaders du concert Tchernobyl, à Aubervilliers, au gymnase G.-Moquet.

6 Toulouse. *L'Orchestre national de jazz*, avec Antoine Hervé. A la Halle aux grains. Rens. au 61.22.24.40.

7 *Maria Bethânia* au Théâtre de la ville. Belle, touchante, une des plus grandes stars du Brésil pour une semaine à Paris. c'est rare. Rens. au 42.74.22.77.

8 à 17 h 30. à la FNAC Paris, rue de Rennes, diaporama musico-poétique sur le thème *Les chants de la Tassaout* de Patrick Flament, suivi d'une discussion sur la poésie berbère, animée par L.-S. Senghor.

9 Difficile choix pour les Parisiens : Ravel, Scelsi. Poulenc, à l'auditorium des Halles (tél. : 43.87.95.80), avec le *Groupe vocal de France* (entrée libre) ou *Larry Coryel* au New Morning. Rens. au 45.23.51.41.

10 et 11, *Comme en passant... des écrivains*. Rencontres à Montreuil d'écrivains étrangers résidant en France et d'écrivains français autour de Breyten Breytenbach. Deux thèmes : langues et identités culturelles, et la fonction sociale de l'écrivain. Rens. au 48.57.57.72.

10 Fin des X^e *Rencontres de Gennevilliers pour la création amateur*. Un festival qui regroupe des modes d'expression très différents. Rens. au 47.99.55.47.

11 et 12, au parc des Expositions d'Amiens, *Espaces 1901*, Salon régional de l'initiative économique et culturelle (associations, entreprises, enfance, spectacle). Rens. au 22.92.50.59.

14 Toulouse est gâtée : *Trois Soirées catalanes* tout un art (de vivre). Le 14, l'ensemble Arco 66 jouera du Schönberg, Albeniz et Pueyo. A 21 heures, l'Occitanie reçoit la Catalogne, un tour d'horizon des instruments traditionnels catalans, avec Irène Jorski. Le 15, le groupe Phonos (Barcelone), un panorama de la musique électro-acoustique, puis Solar Vortices. Le 16, J.M. Escribano au piano et, pour finir, les Percussions de Strasbourg. Rens. au 61.22.65.55.



Djurdjura.

MUSIQUE S

COSMOPOLITES

Noël, c'est passé, mais, cela saurait-il vous interdire tout cadeau ? Allez, voici quelques disques pour tous les goûts.

PAAP. Un ancien du groupe Xalam. Un mixt de reggae, funky et bugarubu, un air venu de Casamance. **Saxal Gorab**, Paap Niang, Encore ENC 137.

LA MARRAINE. *The godmother of the Celts*, Mamy Cornwall : des surnoms que Brenda Wooton porte avec l'aisance de sa Cornouaille natale. Une Joan Baez rétro, des chants purs, soignés, assortis de chœurs musclés, des voix d'hommes qui sortent des poitrines paysannes et nationalistes. Elle chante même en français : « *Que tu me manque mon cher pays doux, tes cieus changeants, tes ports charmants.* ». Guitares sèches et violons. On a envie de lui rendre sa Cornouaille, qu'elle n'a jamais perdue ni quittée. ■

Tamar, Brenda Wooton, Musidisc. AZ.

MALAVOI. Le public les avait découverts avec *Rue Case-Nègre*, le très beau film d'Euzhan Palcy, dont ils avaient composé la musique. Depuis sa création en 1970 par Mano Césaire, violoniste et compositeur, le groupe Malavoi cherche à donner une autre dimension à la musique martiniquaise. Fini le cliage ancien-moderne, le folklore et les clichés tropicaux.

Deux trombones, un saxo ténor, plus quatre violons, un violoncelle et une section rythmique traditionnelle : le mélange joue sur la sensibilité bigarrée des îles.

De très beaux titres dans leur dernier album (*Gens mwin*), d'autres un peu trop mièvres. Malavoi sera au Zénith le 4 avril. ■

Gens Mwin, Malavoi, Blue Silver.

AURENCHÉ. Il fait très Léo, Alain. D'ailleurs : « *Je le lui ai dit, moi (Ferré), si tu dois chanter, ne demande rien à personne, jamais. Et il a chanté.* » Une belle voix, saltimbanque, anar et pessimiste comme son aîné : « *La détresse a sorti son fanal de gros temps, les hublots des copains ont des buées d'alcool.* » (Où voyez-vous des voyous ?) Auteur-compositeur, son récent passage au Déjazet a séduit. Le disque ne donne pas la mesure de son punch, mais c'est un remède à l'indifférence. ■ **Alain Aurenché**, *La Rose noire*, BP 23, 95580 Andilly.

ZOUK. *Zouk sous les cocotiers* : effets garantis toute la nuit. ■

Zouk machine. *Expérience 7*. Sonodisc.

SŒURS. « *Lorsque Djurdjura est apparu, un critique gourmand et connaisseur a comparé leurs chansons à des bonbons acidulés... ceux qui les ont goûtés n'en ont pas oublié la saveur.* » Les trois sœurs qui ont choisi de porter le nom d'une montagne de Kabylie viennent de sortir un nouvel album, à écouter doucement.

BD - BD - BD - BD - BD



ETE. Un été indien, par Pratt et Manara aux Éditions Casterman. Deux génies de l'art graphique, Hugo Pratt et Milo Manara, se sont associés pour notre plus grand plaisir en racontant, avec les ingrédients de chacun (concision du scénario façon Pratt et érotisme ambiant façon Manara), les rapports houleux des Indiens et d'une communauté blanche. □

Chez le même éditeur L'archiviste de Schnitten et Peeters : un méga-album pour les adeptes de ces non moins fascinants auteurs.

BLOC-NOTES

YVES THORAVAL

ABDALLAH. Abdallah Benanteur, né en 1931 à Mostaganem, est l'un des plasticiens issus du Maghreb les plus intéressants, un homme pour lequel tout ce qui touche à l'illustration du beau livre n'a pas de secret : il a entre autres, illustré les persans Djami, roumi, O. Khayyam, mais aussi Senac, Pelegri, Rimbaud, Milosz, etc. C'est aussi un peintre et un aquarelliste auquel son Algérie natale inspire l'austérité bien caractéristique d'un pays rude, tempérée par un goût de la couleur né d'une culture artistique immense et raffinée.

L'œuvre de Benanteur est présente dans nombre de musées du monde, à la Bibliothèque nationale de Paris par exemple.

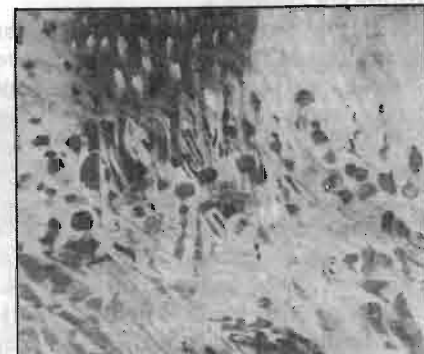
Une exposition beaucoup trop courte (6-27 mars) au Centre culturel algérien a permis de faire le point sur la créativité très riche de Benanteur, dont on peut admirer en permanence des livres illustrés à la librairie Nicaise (145, boulevard Saint-Germain) et des peintures et aquarelles dans les galeries Protée et Brigitte Schéhadé à Paris. Saluons ici le travail très intéressant du Centre culturel algérien, ouvert à tous du lundi au samedi de 9 à 18 heures, et qui propose, à côté d'expositions de qualité, des projections de films algériens ou non, des spectacles, des ateliers de musique, des cours d'arabe dialectal ou littéraire.

YIDDISH. Une nouvelle collection est née aux éditions du Seuil sous la direction de Rachel Ertel : *Domaine Yiddish*. Écoutons son message, car elle entend faire découvrir au lecteur francophone le continent culturel central-européen, presque englouti dans la tourmente antisémite nazie.

Trop souvent annoncée comme en voie de complète disparition, parlée par des rescapés du génocide plutôt âgés et dispersés de par le monde, la langue yiddish, connaît un regain d'intérêt de la part de jeunes en Israël, en France, aux États-Unis, et, peut-être, en Pologne qui l'a vue naître.

Et puis elle a inspiré une série de chefs-d'œuvre d'un passé très proche, puisque certains datent des années 40... Le premier titre de la collection *Le Royaume juif* de Lamed Schapiro, né en Ukraine, est un superbe recueil de nouvelles, publié en 1929 à New York, longtemps capitale de l'édition yiddish(e), qui donne une peinture quasi hyperréaliste d'une société où tendresse et humour tentaient d'offrir une antidote à une condition paysanne

et ouvrière juive souvent misérable, ponctuée de pogromes ou... d'émigrations vers d'autres cieus. Bientôt, *Domaine yiddish* publiera *La tribu de Zalmen*, du Balte Moishé Kulbak, disparu en 1940 dans la tourmente de la guerre, qui retrace les tribulations de la descendance de grand-père Zalmen prise dans les remous de la Révolution d'Octobre. Et puis, cet automne, Charles Dobzynski, poète et journaliste, nous donnera une nouvelle édition de son indispensable *Anthologie de la poésie yiddish*. Une collection à suivre attentivement.



Une illustration d'Abdallah Benanteur.

BRASIL, BRASIL ! *Art populaire du Brésil* (Grand Palais, 3 avril-18 mai), organisé par la Maison des cultures du monde, sera le contrepoint plastique de la grande rétrospective brésilienne de la cinémathèque du Centre Pompidou. Cette exposition veut refléter l'osmose permanente, selon elle, entre les cultures de base du Brésil, l'indienne, l'euro-péenne l'africaine, en insistant sur ses mutations depuis cent ans, des ex-votos, toujours aussi vivants, aux créations les plus contemporaines. On y reviendra.

P LUMES ET CALUMETS.

Patrimoine du monde présente du 5 avril au 5 juin (en gros), un choix parmi les plus belles pièces du musée de Denver (Colorado). *L'art des Indiens d'Amérique*, plus de cent chefs-d'œuvres (textiles, vêtements, masques, bijoux, objets usuels). My God ! Yiddish, arabe, brésilien, amérindien du Nord, on y perd son latin ou son « francaoui » moyen. Tant pis ! □

Centre culturel algérien : 171, rue de la Croix-Nivert, 75015 Paris. Tél. informations, programmes : 45.54.95.31.

Maison des cultures du monde : 101, boulevard Raspail, 75006 Paris. Tél. : 45.44.72.30.

Patrimoine du monde/art 4 : 15, place de la Défense, 92440 Courbevoie. Tél. : 47.96.25.49.

17 au 25, 23^e *Confrontation*, festival de critique historique du film de Perpignan. Cette année : l'Espagne de 36 à 86. Institut Jean-Vigo. Rens. au 68.34.13.13.

17 *Murray Head* ouvre le Printemps de Bourges.

21 au 26, stage *Initiation au développement*, organisé par le service civil international dans le cadre de l'Institut national d'éducation populaire de Marly-le-Roy. Le stage est destiné aux jeunes, 21 ans minimum. Rens. au 48.74.60.15.

24 A Bourges, l'*Orchestre national de Lille* joue la 5^e de Malher dans la cathédrale.

25 *Gala de l'amitié entre les peuples* à Fontenay-sous-Bois, avec Françoise de Rhuis. Fernando Tordo, Fawzy el-Aiedy, le groupe Malambo, Henri Guédon, etc. Rens. au 48.75.44.88.

26 *Lee Aaron*, à la Locomotive, boulevard de Clichy, dernière mode à Paris. De nombreux groupes s'y sont produits cette année, tout comme au Rex. Deux salles aux programmations de pointe. Bravo.

27 Début du cycle de conférences organisé par Sciences-Po sur le thème *L'environnement international, crises régionales et modifications de l'équilibre international*. Le programme s'adresse à un public de cadres d'entreprises, d'administrations, de collectivités locales, d'associations, etc. Les 12 séances s'échelonnent jusqu'en juin. Premiers sujets prévus : *Les deux grands après Reyjavik, collision ou collusion ? Liban : guerre civile, conflit régional ? La guerre d'Afghanistan dans le contexte régional. La crise philippine et la démocratie en Asie orientale*, etc. Rens. au 45.49.50.50.

30 Date limite de remise des manuscrits pour participer au *grand prix du Livre pour la jeunesse 1987*, organisé par le secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports. Le grand prix couronne un ou plusieurs romans inédits destinés aux jeunes de 8 à 12 ans. Rens. 48.28.40.00.

30 Fin des représentations de *l'Otage*, de Claudel, mis en scène par Ewa Lewinson au théâtre Grévin à Paris, avec Benjamin Jules Rosette dans le rôle principal, la première a été donnée en l'honneur des otages français détenus au Liban. Rens. au 42.46.84.47.

30 Fin de l'expo *Déserts, à propos de la Mauritanie*, première grande exposition créée par l'équipe de la Coupole le nouveau centre culturel de Melun-Sénart ville nouvelle. Rens. au 64.88.72.05.

C I N E M A S

D'AUJOURD'HUI

Bizarrement ces temps-ci la guerre envahit les écrans. Soit que certains, les Américains, cultivent une nostalgie douce pour le bon vieux temps du baroud, soit que d'autres essaient d'en faire leur deuil dans la dérision, la provocation robuste des images animées, ou délicatement, comme dans une élégie.

GUERRE ET PAIX. Clint Eastwood est depuis longtemps dans le camp des vieux chevaliers de l'Occident, solitude des héros qu'aucune femme ne gêne plus. Le personnage principal du *Maitre de guerre*, s'appelle Tom Highway, autant dire nom et prénom mêlés, un homme ordinaire promis à un destin hors pair. Celui d'un meneur d'hommes qui fera d'un peloton de jeunes gens rêveurs et indisciplinés des hommes responsables (sic) prêts à l'action : débarquer aux Caraïbes à l'automne 83.

Champion de l'intervention US, Tom a suivi la grande voie qui mène de la Corée à l'Amérique Centrale en passant par le Viêt-nam. Olivier Stone, le



metteur en scène de *Platoon*, a connu la guerre du Viêt-nam quand il avait vingt ans, et il affirme aujourd'hui que c'était le plus bel âge de la vie. « J'approche de la quarantaine... Je suis encore ce fantassin anonyme, attentif à la maxime de Goethe, "prends garde à tes rêves de jeunesse, car ils sont la clé de ta vie d'adulte", et je savais déjà qu'un jour j'écrirai mon histoire et me réconcilierai avec mon temps. »

Comment quand on a vécu la sale guerre du Viêt-nam, et qu'on en est rentré secoué, couvert de cicatrices physiques, refaire l'histoire et redonner un visage d'ange à la mère patrie ? Simple et à la mode aux Etats-Unis, ces temps-ci : « Pour survivre, je fus forcé de perdre mon innocence... d'être à la fois bon et mauvais... de ne plus vivre

cette guerre dans ma tête mais dans mes tripes et mon âme. » La guerre du Viêt-nam comme tous les combats menés par l'Amérique, pour Stone comme pour Eastwood, sont d'ordre métaphysiques, l'enjeu, universel est la lutte du bien et du mal.

TARE. Vous donner quelques définitions de *Big Bang*, le dessin animé pour grandes personnes conçu par Picha et Hendra suffit à vous situer le « pacifisme » de ses auteurs. Ils disent que c'est le film de guerre « le plus... animé, érotique, grinçant, ubuesque et taré de l'histoire du cinéma ».

1995, l'aspiration la plus profonde des hommes se réalise : la troisième guerre mondiale arrive, tous les pays sont détruits, seuls survivent unis sous un sigle USSSR, les deux grands, Russie et Amérique, unis face au féroce territoire de Vagina. Nous regrettons cette vision pessimiste de la guerre des sexes, et la misogynie de Picha, qui veut croire que les femmes unies peuvent survivre à la « connerie des hommes » dans un territoire comme Vagina pour vous inviter quand bien même au voyage.

Mais ne rêvez pas trop, Picha vous

n'ont dérangé. Si petit qu'il soit, le domaine est toujours entretenu par des ouvriers agricoles. La banalité du quotidien où s'inscrit immuable la place de chacun, ne fait que conforter la tristesse et le deuil des personnages.

NOSTALGIE. Deux films de temps de paix pour finir : *Théma* du soviétique Panfilov et *le Grand Chemin* du Français Jean-Loup Hubert. Le film soviétique arrive avec sept ans de retard, mais les problèmes qu'il pose, le portrait qu'il trace n'ont pas de coup de vieux.

Dans une petite ville des environs de Moscou, un week end d'hiver et de vodka banal dans la vie de Kim Essenine, va changer ce dernier, il rencontre Sacha, une jeune femme qui ne connaît pas les compromis et les mensonges.

Des morceaux d'enfance, des images de vie à la campagne gourmandes et cruelles, Jean-Loup Hubert a réussi, la rencontre de Zazie et Poil de Carotte, dans un village près de Nantes, nous sommes dans les années cinquante finissantes, mais pas de reconstitution, juste la nostalgie des amours enfantines. □

CHRISTINE DANCIE



Platoon, d'Olivier Stone. Des combats d'ordre métaphysique où l'Amérique se trouve au centre de la lutte entre le bien et le mal. Du Viêt-nam aux Caraïbes.

Big Bang, de Picha et Hendra. Quand l'URSS et les USA s'allient contre Vagina, guerre des sexes.



Yasmina ou l'oriental incognito, une jeune Beur et un romancier miteux, une comédie musicale bouffonne, un conte.

change de costumes comme de situations.

L'histoire est simple et tristement classique : le jeune lieutenant français se fait aimer de Yasmina puis il la plaque, retournant, après un bref enchantement naïf pour l'idée qu'il se fait de l'Orient, à sa position d'européen, à la fois culpabilisée et dédaigneuse.

Car derrière cette histoire de l'honneur et des rêves bafoués d'une femme musulmane, c'est le portrait d'une certaine France qui est ici fait : une France qui, jouant la naïve, ne se rend pas compte de tout ce qu'elle a détruit dans son œuvre de colonisation, notamment pendant la guerre d'Algérie.

Si les Français ont voulu effacer de leur mémoire les épisodes de cette histoire, les chansons de l'époque, qui ponctuent le spectacle (celles de H. Salvador, de Fréhel, d'E. Piaf ou de J. Baker) en ont gardé la trace, sur un mode à la fois désuet et criant de vérité, tels *Le fanion de la légion* d'un côté ou *J'ai deux amours* (mon pays et Paris) de l'autre... □

BERNARD GOLFIER

Yasmina ou l'oriental incognito mise en scène de Serge Hureau, théâtre de la Cité internationale. Jusqu'au 11 avril à 20 h 30 (sauf dimanche, lundi et mardi).

VINCENT. Van Gogh, ce fou de peinture qui s'exclamait : « A quoi pourrais-je être utile, à quoi pourrais-je servir ! Il y a quelque chose au-dedans de moi, qu'est-ce que c'est ? ». a aussi tenu une correspondance passionnante qui témoigne des réflexions et du combat intérieur d'un homme qui cherchait le sens de son art et se cherchait à travers lui. Ce spectacle s'est fait à partir de fragments de cette correspondance : parallèlement se tiendra une exposition des autoportraits de Van Gogh. □

Vincent, par le théâtre de l'Echarde, le vendredi 10 avril à 21 heures à Canteleu (salle J. Hannier) et le samedi 16 mai à 20 h 30 au Havre (théâtre de l'Hôtel-de-Ville).

Pour témoigner de la vitalité d'un art enraciné à la fois dans les cultures traditionnelles et faisant partie intégrante de la création contemporaine, la sixième édition des Marionnettes à Paris présentera un large panorama de productions françaises et accueillera cette année deux compagnies néerlandaises. □

Les 6^{es} Semaines de la Marionnette à Paris, jusqu'au 10 avril dans la Grande Halle de la Villette (salle B. Vian) et au théâtre Paris-Villette (salle Arletty). Rens. 46.60.05.64.

B. G.

S P E C T A C L E S

DANSE-THÉÂTRE

SIMPLE. Entre les sonores tuyauteries mitoyennes et les cris d'enfants dans la cour, deux voisins d'HLM, lui romancier miteux, elle, une jeune Beure, s'inventent et retrouvent devant nous une histoire en forme de mélodrame : celle de Yasmina la bédouine, telle qu'Isabelle Eberhardt la raconte après l'avoir elle-même entendue, dans un wagon de chemin de fer, de la bouche du lieutenant qui fut l'amant de Yasmina (voir p. 27).

Sur un mode tantôt dérisoire tantôt émouvant (et souvent les deux à la fois !), c'est la « grandeur morte » du passé de cette femme que nous restitue *Yasmina ou l'oriental incognito*, qui tient à la fois de la comédie musicale bouffonne (où les porte-manteaux font office de micros) et du conte où l'on

Deux pièces à voir absolument, à toute force, tout de suite.

« Dans la solitude des champs de coton », aux Amandiers de Nanterre, et « Nathan le Sage », au théâtre de Gennevilliers. Chéreau, d'abord, à Nanterre. On retrouve les mêmes ingrédients que naguère dans « Combat de nègre avec chiens » : Peduzzi, décorateur génial, Bernard-Marie Koltès, étrange jeune homme qui continue son

interrogation sur le contact entre Europe et Afrique, et Chéreau à la mise en scène. Rien que ces trois noms, c'est déjà suffisant. Mais en plus, c'est bien. Gennevilliers : l'auteur de « Nathan le Sage » n'est plus tout jeune, puisqu'il est mort depuis plus de deux cents ans.

Lessing, grand critique littéraire allemand, juif intégrationniste avant l'heure, met en scène dans sa pièce un juif, un catholique, un musulman. Et comme l'Africain et le Blanc de Koltès, il leur faudra se frotter les uns aux autres, gratter l'écorce pour trouver le cœur. Nanterre Amandiers, tél. : 47.21.22.25. Théâtre de Gennevilliers, tél. 47.93.26.30.

LES

DANS LES

DU SPORT

Entre l'amateur de jogging et le supporter effréné, il y a une grande marge. Notre dossier du mois dernier sur le sport a soulevé quelques objections, bien résumées ici par Roger Dadoun, enseignant, journaliste et essayiste.

Différences : Un ersatz d'harmonie par rapport aux problèmes fondamentaux ?

R. D. : A l'heure même où l'on multiplie la fréquence des réunions internationales et alors même qu'une certaine internationalisation du sport s'est effectivement développée au niveau des diverses origines composant les équipes nationales, on n'a pas avancé d'un pouce face aux rivalités actuelles entre peuples et nations dans l'ordre d'une meilleure compréhension mutuelle. Ce n'est pas via le sport qu'on tendra à résoudre ces relations conflictuelles.

Différences : Mais, par exemple, pour les gens venus d'ailleurs et vivant aujourd'hui en France, les rencontres sportives peuvent prendre au quotidien une place positive...

R. D. : L'intégration par le sport et ses performances ne se réalise finalement qu'au niveau de quelques individus. D'ailleurs elle se fait le plus souvent par l'arrachement à leur contexte socio-culturel d'origine

Différences : Le sport organisé, structuré, dans ses pratiques actuelles est-il selon vous un vecteur d'échanges interculturels, d'intégration sociale voire d'amitié entre les peuples ?

Roger Dadoun : Ça me paraît largement contestable et problématique si l'on n'en reste pas au superficiel. Plutôt loin de contribuer à un véritable internationalisme et à des échanges positifs entre peuples, le sport compense surtout de grandes absences sur d'autres plans.

pour se fondre, c'est le cas de le dire, dans un jeu social très rigoureusement codifié : ne serait-ce que celui des fortes hiérarchies du système sportif.

Pour faire image, on pourrait dire que c'est le thème du toréador ou du boxeur quittant un milieu défavorisé et devenant vedette. Et là on tombe dans la mythologie de l'accession à un statut privilégié. Mais à quel prix ?... En valorisant l'éthique du « s'en sortir », qui ne laisse pas d'être ambiguë et qui domine aujourd'hui toute la scène sociale.

Par sa diffusion médiatique généralisée, le sport a d'ailleurs beaucoup contribué à nourrir cette nouvelle idéologie du gagnant. Avec son inévitable côté exhibitionniste, l'activité sportive s'y prête absolument. Grâce au considérable relais que constitue la télévision, plusieurs centaines de millions de gens se sentent ainsi voyeuristement concernés ; il suffit de penser par exemple au Mondial, la Coupe du monde de football.

Différences : Comment percevez-vous ce phénomène assez récent des marathons amateurs ; ces manifestations rituelles organisées dans les grandes villes du monde aujourd'hui ?

R. D. : C'est là qu'intervient l'inévitable thème du *pourquoi pas moi ?* ». Mais ce type d'activité sportive de masse est lié à une nouvelle, et très contemporaine, idée du corps individuel.

A ce propos, Jean Baudrillard – dans son assez récent bouquin sur l'Amérique – caricature trop à mon sens le *jogger* et force le trait. Individuellement, la pratique du *jogging* permet aussi de retrouver un certain équilibre mental et physique dans un milieu urbain qui refuserait plutôt, par sa topographie, ce genre d'activité.

Il y a donc là un élément de responsabilité que je crois positif, car c'est d'abord une activité où le corps assume ses propres possibilités. Il ne me semble pas qu'on puisse extrapoler ou parler d'idéologie fascinante. Dans l'acte sportif tel qu'il peut être intensément vécu par un organisme humain et une subjectivité il faut aussi considérer le bénéfique développement des potentialités énergiques du corps.

Courir très vite ou sauter très haut peuvent parfois toucher à un certain sublime. Je pense là au film *La solitude du coureur de fond*, ce film anglais de Tony Richardson, où l'on voit un jeune détenu qui trouve dans un exploit individuel un vrai moment d'extase, de reconquête de sa plénitude de sujet... Mais quand il doit ensuite performer dans le cadre d'un collectif sportif de co-détenus, il refuse sur la ligne d'arrivée la règle du jeu et son accaparement par un système social... Un rare cas de résistance à ce qu'est aussi le sport : une activité puissamment encadrée et gérée par le monde socio-politique.

Il y a donc un versant totalitaire du sport largement exploitable, mais il serait faux de trop simplifier. Ces aspects néfastes ou bénéfiques interfèrent presque sans cesse.

Différences : Depuis quelques années, on assiste dans les pays développés – parallèlement aux disciplines sportives traditionnelles – à un boom des gymnases privés, de salles de musculation : *body-bulding*, *aérobic*, etc.

R. D. : On peut percevoir son corps et tenter de le reconstruire par divers types de gymnastiques *soft* ou *hard*.

Par des mouvements où il tendra à s'exprimer en douceur et souplesse, ou le contraire. On est passé aujourd'hui du culturisme – à son côté un peu article de foire – à une phase *Rambo* des deux sexes qui me paraît vouée à l'éphémère d'une mode, du transitoire...

Différences : Dans le même temps, le couplage sportifs/supporters révèle parfois de tragiques déviations, comme ce qui s'est passé au stade du Heysel.

R. D. : L'espace sportif dans ses lieux réservés (stades, etc.) qui permettent l'agglutination de la masse des spectateurs et des supporters s'ouvre à de puissants mécanismes de projection, sinon d'identification. On peut même dire que le sport de compétition – amateur ou professionnel – inclut déjà une certaine violence intrinsèque (ne serait-ce d'abord que celle faite au corps sportif pour se rendre plus performant).

De fait, il y a une dimension masochisme inhérente au sport, mais qui s'inscrit dans un ensemble sublimatoire. Mais les équipes et leurs vedettes prennent souvent figure de personnages tribaux et peuvent alors reconstituer un phénomène de horde primitive. Là, les facteurs libidinaux jouent un rôle important sur la base d'une relation de type sado-masochiste.

Différences : Dans son fameux livre-enquête le journaliste allemand Günter Wallraff grimé en travailleur turc relate qu'assistant à un match de foot Turquie-Allemagne dans les gradins des supporters de RFA et voyant se manifester la haine contre l'équipe adverse et étrangère, il avait alors « encouragé l'équipe allemande à perdre haleine » car, ajoute-t-il : « j'avais peur ».

R. D. : Les manifestations sportives donnent souvent lieu à celles du nationalisme le plus bas, voire à divers chauvinismes de micro-groupes qui peuvent virer à la plus grande agressivité comme au Heysel. La belle et noble notion de



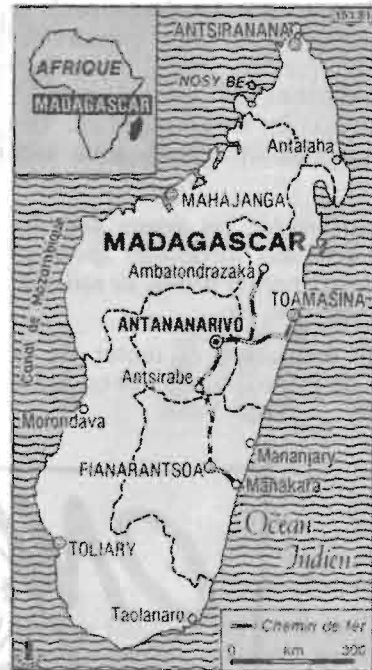
fairplay devient alors une foutaise par rapport aux réalités sociales et politiques.

Il suffit de se souvenir des Jeux olympiques de Berlin 1936 où le remarquable athlète noir Jessie Owens réalisa des prouesses, devenant malgré lui alibi vedettarisé de ce qui allait se tramant dans l'Allemagne nazie. Aujourd'hui, où n'importe quelle manifestation sportive peut faire l'objet d'une immense couverture médiatique, comment ne pas être vigilant ?

Je ne crois pas qu'il faille renoncer au sport ou condamner ses modes d'expression en raison des effets pervers qu'il peut aussi induire. Le sport et ses pratiques devraient d'abord passer par une nouvelle vision lucide de soi-même, laquelle se construit aussi à partir d'éléments culturels et sociaux. On peut avoir une politique de son corps librement choisie, mais sans cesser pour autant d'être lucide face aux corps constitués des politiques ambiantes. □

Propos recueillis par
JEAN MONTARLOT

VINGT MOIS



Dans la nuit du 29 au 30 mars 1947, Madagascar s'embrasait. L'insurrection populaire allait durer plus d'un an et demi et touchera un million six cent mille personnes sur les quatre millions d'habitants que comptait alors l'île. Le soulèvement fut maté dans le sang et le dernier condamné à mort fut exécuté le 27 janvier 1954. Entre-temps, la répression avait fait cent mille morts.

Politiquement, la situation évolue très vite. Les anciens militaires, revenus de la guerre, parlent d'indépendance. Eux, qui ont vu la France, la mère patrie vaincue, ne croient plus aux mythes que la colonisation a essayé de leur inculquer. Ils vont s'éparpiller un peu partout dans l'île, où ils créent des sociétés secrètes. Bientôt, deux grands mouvements clandestins s'organise : le Jina et le Panama. Dès octobre 1946, ces sociétés

1947 : l'île de Madagascar se relève elle aussi des efforts de guerre. Les produits de première nécessité manquent, les travaux dits, par un doux euphémisme, « d'utilité publique », continuent à envoyer les Malgaches travailler gratuitement sur les routes ou dans les concessions des colons, dix jours par mois. La misère est grande, l'insécurité fait rage, notamment dans les campagnes, où les Dahalos, bandits de grands chemins, pillent et tuent. La population qui a déjà payé son tribut à la guerre européenne n'en peut plus.

DE REVOLTE

secrètes se donnent une structure et une organisation moderne, avec un comité central unifié et des comités régionaux. Ce sont elles qui canalisent alors le sentiment nationaliste malgache.

A Paris, dès le mois de février 1946, le parti MDRM, ou Mouvement de rénovation malgache, domine toutes les batailles électorales de la IV^e République, où les colonies sont - très partiellement - représentées à la chambre. Le MDRM sera le grand vainqueur des législatives de novembre 1946. Trois députés malgaches sont élus contre les candidats métropolitains : Ravoahangy, Raseta, Rabemananjara. Dans les milieux coloniaux, c'est l'affolement, d'autant plus qu'à partir de cette année, les mots d'autonomie, voire d'indépendance sont prononcés et ouvertement discutés.

La nuit du 29 au 30 mars 1947, c'est le soulèvement sur toute la côte est de Madagascar. Dès cette nuit-là, dix Français seront tués. Après un temps d'hésitation, le gouvernement va opter pour la répression.

Une répression aveugle : les effectifs militaires sont triplés, une armée surentraînée de 18 000 hommes et un potentiel militaire à l'efficacité décuplée. Les soldats, notamment des recrues sénégalaises, sont lancés dans les campagnes. Le gouvernement SFIO de l'époque ne veut pas faire traîner les choses, d'autant plus qu'il doit déjà se battre sur un autre front : la guerre d'Indochine a commencé le 23 novembre 1946 avec le bombardement d'Haiphong par le croiseur français Suffren.

MADAGASCAR : Un témoin parle
"LES REGIONS SOULEVEES COUVRENT LA MOITIE DE LA SUPERFICIE DE LA FRANCE"
 A l'origine de la rébellion : la provocation favorisée par les fautes de l'Administration

INDOCHINE ET MADAGASCAR

Dès le début de la guerre, les Français ont voulu à tout prix quitter l'Indochine. C'est pourquoi, au moment où la France a dû traiter avec les peuples républicains, les relations futures de la République française avec l'Indochine ont été prévues dans la loi de force qui est venue consacrer le contrat de notre pays.

Marcel CACHIN.

On arme les civils, les Sénégalais non avertis ouvrent le feu !

Quelle est, avons nous demandé à M. Boiteux, la situation actuelle à Madagascar ? Les troubles ne cessent pas dans l'île ; ils couvrent une grande partie de la superficie de la France. A l'origine de la rébellion : la provocation favorisée par les fautes de l'Administration.

La répression se donnera les grands moyens. Bilan 100 000 morts, première victime : le MDRM, dissous le 30 mai 1947. Or, actuellement on se pose la question de savoir si le parti MDRM, légaliste, est vraiment à l'origine du soulèvement de 1947. Ce parti était implanté en ville, alors que les mouvements eurent lieu essentiellement à la campagne. Jamais le MDRM n'a parlé d'indépendance, il militait plutôt pour un Madagascar autonome dans l'Union française. Mais il gênait les colons français. Le fait que le MDRM avait été créé en France, à Paris, n'était pas pour arranger les choses. La répression décimera les rangs du MDRM, malgré les dénégations des députés, leaders du mouvement, qui nieront avoir un lien quelconque avec la rébellion. En fait, ce qui s'est passé en 1947 se répétera plus tard à nouveau à Madagascar : les intellectuels ont été dépassés par les événements et par leur peuple. Alors qu'ils parlaient à Paris de négociations, des positions dures étaient prises dans les sociétés secrètes et dans les

campagnes. Et ce sont ces militants-là qui se lancèrent à l'assaut des forts français, des militants des sociétés Jina et Panama, même si quelques-uns adhéraient aussi au MDRM. Le mouvement se développa, et, dès la fin de l'année 1947, la guérilla contrôlait toute une partie de Madagascar jusqu'en décembre 1948. Chaque famille malgache aura eu au moins un de ses membres tué par la répression. Actuellement, on semble assister à un désir d'occulter cette date : dans les archives, en France, cette partie de l'histoire est encore sous le coup d'un interdit. A Madagascar, la commémoration officielle en est triste : il est vrai que, parallèlement au MDRM, un autre parti fut créé ; le PADESM, ou parti des déshérités de Madagascar, créé en fait par les autorités françaises. Ses militants héritèrent de l'indépendance, et, actuellement encore, certains dirigeants malgaches sont enfants ou descendants de militants PADESM. Ceci explique peut-être cela. □

Petites annonces (suite de la p. 41)

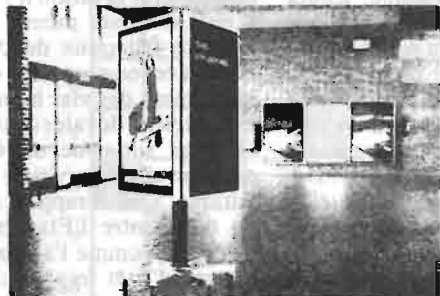
Voyage à travers 8 pays d'Europe : **croisière sur le Danube (11-25 août)**. Visites de Bucarest, Vienne, etc. Assoc. Escal, BP 315, 50203 Coutances. Tél. : 33.45.45.41 (n° 265).

A vendre, belle édition du **Litré** en quatre volumes édités par l'Encyclopaedia universalis, jaquette crème 1 500 F. S'adresser au journal qui transmettra (n° 266).

Au couvent Saint-François-de-Vico (Corse du Sud) 20160, avec l'Assoc. des amis du couvent : Session du 24 au 31 juillet : « **Se rencontrer, rencontrer la Corse et les Corses**. Un temps de découvertes des hommes et du pays (n° 267).

Vers l'harmonie intérieure relaxation, expression, écoute et centre, vers un autre équilibre intérieur. Stage 1-4 juillet (Isère). Rens. Arevi, Les Tates, Lovagny 74330 La Balme. Tél. : 50.46.21.36 ou 17, rue Gambetta, 91120 Palaiseau. Tél. : (1) 60.14.65.19 (n° 268).

équipements espaces gares **Basic**[®] gamme



Valoriser l'image de marque de la SNCF.

Mieux accueillir sa clientèle.

47 07 17 60

Fabrication M.I.C.O. S^{ie} agréée
13, rue Vauquelin Paris 75005

**MARCY
PRET A PORTER**

129, rue d'Aboukir
75002 Paris - Tél. 236.66.89

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT :
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce



ETABLISSEMENTS

JITEX

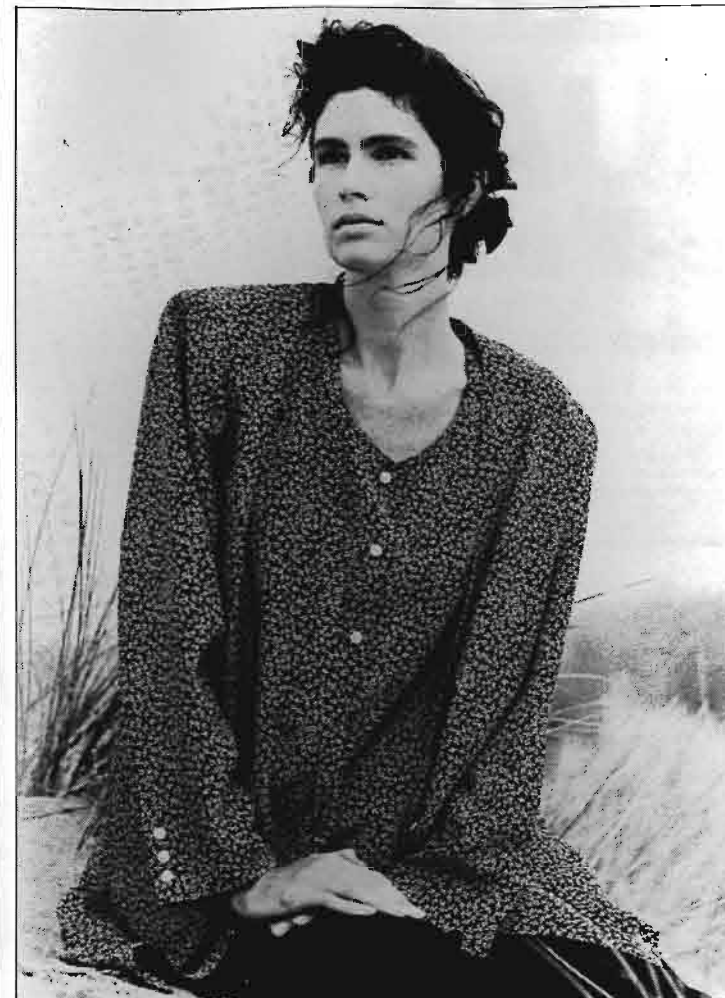
70, rue du Molinel - LILLE
Tél. : 54.86.21

BONNETERIE
GROS ET DEMI-GROS

**MATT SPORTSWEAR
PRET-A-PORTER**

84 rue de Turenne
75003 PARIS

Tél. : 271.19.11



georges rech

ANNUEL DES RELIGIONS

édition 1986

DES SUJETS BRULANTS ...

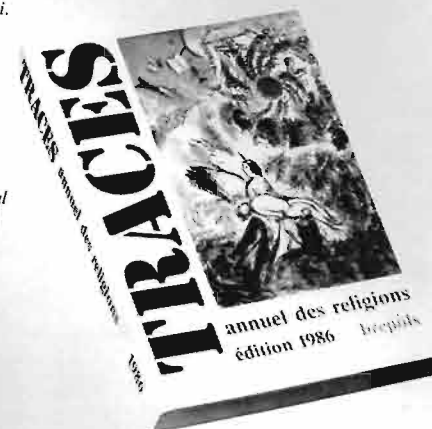
la théologie de la libération,
les droits de l'homme, les femmes
dans l'Eglise, le réveil de
l'Islam, les jeunes et la foi,
la fécondation in vitro,
les sectes ...

DES PORTRAITS ...

Desmond Tutu, le cardinal
Ratzinger, Leonardo Boff,
Marc Chagall ...

DES ANALYSES ...

L'indifférence religieuse,
l'avenir du dialogue
interreligieux, le synode,
les voyages du Pape, la
catéchèse, la vie religieuse ...



300 pages
60 pages d'illustrations
Format 19 x 26,5 cm
100 Francs

par France Quéré, Gwendoline
Jarczyk, Ibrahim Chebli,
Paul Valadier, Marie-Dominique
Chenu, Pablo Richard, Jean
Vernette ...
sous la direction de
Pierre ARNOLD

Vente en librairie

BREPOLS
6, rue du Vieux Colombier - 75006 Paris
Tél. 46.34.21.88

R. & D. Most

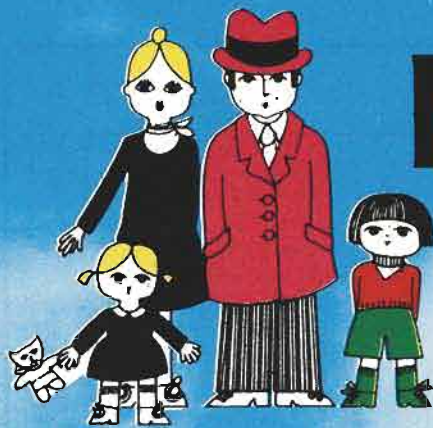
BIJOUTIERS - JOAILLIERS FABRICANTS

Créations



43, RUE SAINT-PLACIDE, 75006 PARIS

Tél. : 45.48.22.51



MUTUELLE FAMILIALE Ile-de-France

qu'est-ce que la mutuelle familiale ?

Comme son nom l'indique, elle est familiale.

C'est une mutuelle interprofessionnelle qui a son siège 10, rue Dieu, Paris 10^e.

Avec la seule cotisation du chef de famille,

son conjoint, ses enfants, ses ascendants reconnus à charge au titre de la Sécurité Sociale, recevront les prestations maladie, chirurgie, hospitalisation, etc... ainsi que les prises en charge pour les soins dans les établissements conventionnés.

Si la conjointe seule est mutualiste, elle ouvre les droits aux prestations pour elle-même et ses enfants.

Ainsi donc, une seule cotisation, pour la couverture des risques: remboursement selon l'option pour les soins dentaires, soins

médicaux, soins de spécialistes, radio, la prothèse dentaire, chirurgie, hospitalisation, médecine, maternité, maison de repos, les frais d'analyses, l'orthopédie, les lunettes et les frais pharmaceutiques.

Décès: frais funéraires

TRAVAILLEURS SALARIÉS

des entreprises du commerce et de l'industrie

PRESTATIONS FAMILIALES

Pour une seule cotisation mensuelle de 221 F nous couvrons toute la famille à charge

(103 F pour l'assuré social homme ou femme sans charge de famille)

Ces tarifs comprennent l'abonnement adressé à domicile pour 11 numéros de "La Vie mutualiste", revue mensuelle de la mutualité, de gestion, d'action et de réalisation, éditée par la Coopérative d'édition de la V.M.

Remboursement intégral du ticket modérateur

au tarif conventionnel de la Sécurité Sociale ou prise en charge valable dans plus de 200 centres de soins

Maison de repos

pendant 30 jours par an 20% du tarif de la Sécurité Sociale

Pour l'adhérent et la famille à charge hospitalisation médicale et chirurgicale

Remboursement du Ticket Modérateur et Gratuité dans les Hôpitaux de Paris (Assistance Publique) et cliniques conventionnées

Prothèse dentaire

100% du remboursement de la Sécurité sociale

en plus des remboursements Sécurité sociale et mutuelle dans la limite des frais engagés sur présentation du décompte portant la mention prothèse et de la facture du chirurgien-dentiste (et non du devis)

Forfait hospitalier

Prime de naissance: 400 F	Optique: 500 F
Mariage: 400 F	Décès convoi local environ: 5 740 F
Départ Service Militaire: 400 F	Crémation: 5 620 F
Forfait cure: 1 400 F	Forfait décès: 500 F
Prothèse auditive: 500 F	Enfant mort-né: 400 F

Franchise mensuelle pour les maladies longues et coûteuses

Consultations
Visites
Pharmacie
Lunetterie
Services auxiliaires

Spécialistes
Analyses
Radios
Radioscopie

Orthopédie
Soins dentaires
Chirurgie
Radiothérapie
Radiologie

TRAVAILLEURS NON SALARIÉS

Commerçants, Artisans, etc...

PRESTATIONS FAMILIALES

Pour une seule cotisation mensuelle de 371 F nous couvrons toute la famille à charge

(143 F pour l'assuré social homme ou femme sans charge de famille)

Ces tarifs comprennent l'abonnement adressé à domicile pour 11 numéros de "La Vie mutualiste", revue mensuelle de la mutualité, de gestion, d'action et de réalisation, éditée par la Coopérative d'édition de la V.M.

Remboursement intégral du ticket modérateur

au tarif conventionnel de la Sécurité Sociale ou prise en charge valable dans plus de 200 centres de soins

Maison de repos

pendant 30 jours par an 20% du tarif de la Sécurité Sociale

Pour l'adhérent et la famille à charge hospitalisation médicale et chirurgicale

Remboursement du Ticket Modérateur et Gratuité dans les Hôpitaux de Paris (Assistance Publique) et cliniques conventionnées

Prothèse dentaire

100% du remboursement de la Sécurité sociale

en plus des remboursements Sécurité sociale et mutuelle dans la limite des frais engagés sur présentation du décompte portant la mention prothèse et de la facture du chirurgien-dentiste (et non du devis)

Forfait hospitalier

Prime de naissance: 400 F	Optique: 500 F
Mariage: 400 F	Décès convoi local environ: 5 740 F
Départ Service Militaire: 400 F	Crémation: 5 620 F
Forfait cure: 1 400 F	Forfait décès: 500 F
Prothèse auditive: 500 F	Enfant mort-né: 400 F

Franchise mensuelle pour les maladies longues et coûteuses

Consultations
Visites
Pharmacie
Lunetterie
Services auxiliaires

Spécialistes
Analyses
Radios
Radioscopie

Orthopédie
Soins dentaires
Chirurgie
Radiothérapie
Radiologie

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS

envoyer ce bulletin à la

MUTUELLE FAMILIALE, 10, rue Dieu 75010 PARIS

NOM _____

PRÉNOMS _____

ADRESSE _____

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS

envoyer ce bulletin à la

MUTUELLE FAMILIALE, 10, rue Dieu 75010 PARIS

NOM _____

PRÉNOMS _____

ADRESSE _____